

**NON !**

**À LA SOUFFRANCE**

**OUI !  
À LA VIE**

**ISABELLE BLANES**







# REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout particulièrement Monique, la première et toujours présente, Frédéric, mon amour depuis longtemps et j'espère pour toujours, mes amies avec une pensée particulière pour Solange pour la justesse de son regard et son accompagnement indéfectible.

Je dédie ce livre à mes enfants. J'espère vous avoir apporté tout l'amour et la tendresse dont vous avez eu besoin, j'espère avoir été et être encore à votre écoute pour vous accompagner du mieux possible sur votre chemin. Je vous aime et vous le savez, je crois même que vous en avez assez de l'entendre..... Vous êtes, tous les deux, le soleil et le sel de ma vie, vous m'avez fait avancer grâce à vos sourires et votre tendresse.

Vous êtes tous les deux des supers mômes, intelligents et solides.

Surtout, ne changez pas....

Merci à vous



# NON

Pourquoi écrire? Cracher mon venin, ma haine ?

Retrouver ma propre identité ?

Être enfin moi-même, sans peur du regard des autres?

Enfin oser me voir ?

Me regarder en face, ne pas baisser les yeux devant mon reflet dans le miroir, le matin ?

Lever la tête, marcher fièrement ?

Ne plus avoir honte de moi ?

Ou enfin, dire ma souffrance, dire enfin « j'ai mal, assez, je n'en peux plus ! » ?

Enfin, ce n'est plus **Ma** faute mais celle de l'autre. Puis, espérer, que je vais peut-être avec mon témoignage, aider quelqu'une qui a encore peur, emprisonnée dans ses hautes murailles du Silence. Le briser ce silence angoissant et oppressant dans lequel on se torture, dans lequel je me suis torturée. Faire savoir à tous ce que

peuvent vivre des enfants, des voisins, des rencontres de passage et dans quel piège le monde entier moraliste, adulte, les enferme.

Pourquoi se voile-t-on autant la face devant la détresse de ces enfants, futurs adultes traumatisés à vie?

Pourquoi ne les écoute-t-on pas?

Quelle peur avons-nous, enfouie au fond de nous-mêmes, pour ne pas laisser parler notre cœur ?

Quel châtement ont-ils mérité pour qu'on les laisse ainsi souffrir?

Petit à petit, à pas de fourmis, par le biais de courages divers, la parole de ces êtres brimés se fait peu à peu entendre.

Ce n'est qu'un murmure ténu, mais, qu'il soit chuchotement n'a plus d'importance, si beaucoup le saisissent. Malheureusement je me suis rendue compte que nous étions le plus souvent écoutées par d'autres victimes, ayant connu la souffrance. Cela fait (malheureusement) déjà une grande communauté. L'écoute et l'aide que nous recevons dans ce cas est incalculable.

Savoir déjà que l'on peut dire sans forcément être jugée, que sa souffrance est "entendue", c'est le début du jour qui pointe au fond du tunnel. Toute la campagne sur les abus sexuels qui a eu lieu au sein des écoles et en d'autres lieux pour sensibiliser les enfants, bien leur rappeler que leur corps n'appartient qu'à eux est essentielle et utile. De ce que j'ai pu en voir et entendre autour de moi, elle est très controversée. Elle a eu lieu dans les années 1980, n'a pas été suivie, quel dommage...

Elle est approuvée par tous ceux qui ont vécu la souffrance du viol ou de l'inceste ainsi que par ceux qui ont conscience du problème, elle est réprouvée par ceux qui ont une part de responsabilité dans une agression sexuelle que ce soit à l'intérieur de la famille (95% des agressions sexuelles sur enfant) ou en dehors et dieu sait qu'ils sont nombreux, cachés sous des étiquettes sociales diverses. Elle est repoussée également par beaucoup d'esprits étriqués qui ne veulent pas voir la vérité (trop sale, trop dérangeante), cette vérité du quotidien les met mal à l'aise. Ils ne se posent pas la question "qu'est-ce que je vais pouvoir faire pour les aider?", mais surtout "qu'est-ce que je vais pouvoir faire pour ne pas affronter le problème et que cela ne me dérange pas?". Malheureusement, ces personnages égoïstes (ainsi que les pervers) se trouvent à tous les niveaux de notre société et renferment dans leur prison celles et ceux qui veulent s'en évader à tout prix. Il est tellement plus



simple de mettre une étiquette de névrosée sur une femme qui fait dépression sur dépression, sans chercher à savoir pourquoi celle-ci en est arrivée là. L'expérience d'Eva Thomas avec des psychiatres est assez significative dans ce sens!....

J'ai personnellement fait un cheminement intellectuel qui peut paraître long puisqu'il a mis quinze ans avant de m'autoriser à crier ma souffrance, ma recherche d'identité, par le biais de l'écriture.

Cet écrit, il faut le comprendre.

Il a tout d'abord été égoïstement mon premier moyen d'expression, c'est à moi que je m'adressais. Essayer de prendre le recul de lectrice par rapport à ma propre histoire m'a permis petit à petit d'observer ce que j'avais écrit et d'y réfléchir au lieu de le revivre intensément à chaque lecture. Cela a été le début d'une vraie construction. La rencontre de plusieurs personnes exceptionnelles au cours d'un stage d'une intensité rare m'a permis de réaliser que j'étais mûre pour cette démarche. Avec de multiples précautions car je ne voulais pas basculer dans la dépression, j'ai fait seule (sans médecin ni médicaments d'aucune sorte, mais avec des amies) ce chemin.



## QUI SUIS-JE?

Je me suis aperçue qu'il y avait deux personnes :

celle que l'on côtoie tous les jours, gaie, souriante, très souvent d'humeur égale, attentive aux autres

Et l'autre, le monstre caché que l'on ne montre à personne, celui qui se sent si sale, celui qui a peur de se faire voir, de se faire connaître, qui a mal et qui a peur de tout.

Ce monstre-là a été fabriqué, il y a des années déjà.

Je ne sais pas trop comment débiter cette histoire, c'est tellement difficile!

Parler de soi-même. Est-ce que cela va seulement intéresser les autres ?

Comment en suis-je arrivée là ?

Tellement d'ordre à mettre dans ma tête. Beaucoup d'interrogations, peu de réponses.

Introspection.... Pourquoi maintenant alors qu'apparemment tout va bien, une famille unie et heureuse, un bien-être matériel, un emploi intéressant. Ce stage, apparu pour d'autres comme anodin, m'a fait réfléchir, m'a en quelque sorte obligée à me poser les questions essentielles que je ne m'étais jamais posées. Je m'aperçois que mon mari, mon compagnon a raison, malgré plusieurs paliers successifs d'évolution, je n'ai pas encore réussi à évacuer cette saloperie de culpabilité, des culpabilités. La peur du regard de l'autre, du jugement, existe encore. Est-ce que je ne suis pas salie dans leur estime quand je leur parle de mon passé ? Quand arriverais-je à accepter? Peut-être cette démarche de lire des témoignages d'autres moi-même, tardive certes (cela fait quinze années que je ne subis plus mon beau-père), m'aidera-t-elle. Il y a longtemps que je ne me suis pas sentie aussi fragile face à la vie et surtout face aux autres. Ne vais-je pas perdre les quelques personnes que j'aime parce que je parle trop de moi. Les autres ont leur vie, pourquoi aller les déranger ? Pourtant, constat d'échec peut-être, j'ai besoin des autres et ne saurais m'en passer. Contrairement à certaines qui font leur chemin totalement en solitaire, je ne peux pas, d'accord, la plupart des victimes se font aider, il faut savoir être un peu juste avec soi-même parfois !!!.... Je souhaiterais être assez forte pour donner aux autres plus que je ne reçois.

En lisant plusieurs livres, plusieurs témoignages, je me suis aperçue que les victimes d'inceste ou de viol décrivent beaucoup leurs sentiments (douleur, incompréhension, colère, souffrance, soumission, culpabilité) qui se rapprochent comme des frères des miens, pour ne pas dire qu'ils sont identiques. Mais le fait que les situations aussi dures soient-elles, ne sont pas décrites n'informe pas assez. Les lecteurs sont ignorants, mais pas indifférents de ce qui peut se passer dans les

familles une fois la porte close. Simplement, c'est hors de leur entendement, plus exactement de leur imagination.

J'ai eu l'impression, peut-être fausse, que les auteurs de témoignages ne pouvaient toujours pas ne serait-ce qu'écrire, l'horreur vraie, crue et triviale des moments vécus avec tant de souffrance. Quand moi je lis un récit, je sais de quoi elle parle, à ce qu'elle dit, je pressens ce qu'elle a pu subir, mais une personne totalement étrangère à ce genre de fait ne peut quand même pas deviner ! Hors de la normalité, c'est aussi hors de portée de son imagination. Elle ne peut, sans avoir lu et donc être informée, réaliser le quotidien d'un inceste « ordinaire » et de sa dose de souffrance et d'avilissement.

Lorsque j'ai fait lire mon témoignage, ma confession, plusieurs personnes se sont exclamées qu'elles ne pensaient pas que cela ait pu être si dur et insupportable. Elles n'arrivaient pas à réaliser l'enfer quotidien qu'il représente, ni les situations auxquelles nous sommes confrontées si régulièrement. Il fallait les décrire, même crûment (quels autres mots choisir?) pour se rendre compte du calvaire de l'inceste. Je souhaiterais beaucoup que ce témoignage d'un passé difficile puisse être utilisé pour aider d'autres filles, d'autres femmes, d'autres êtres brimés, comme les livres que j'ai lus ont pu m'aider.

Mais aussi dur que cela soit, j'aimerais (vœu pieux s'il en est !) que beaucoup de gens le lisent afin que les « bonnes consciences » réalisent où elles laissent les victimes d'inceste quand elles les enferment dans le silence de la "bienséance". C'est trop facile de dire , « je ne savais pas » quand on ne cherche pas à savoir. Je peux paraître violente par ces propos mais ces « bons pensants », « bons chrétiens » ne sont pour une grande majorité que des égoïstes. Combien de fois j'ai entendu : « il ne faut pas parler de « ça », cela n'est pas convenable ! » ou bien alors « Vous savez, c'est un sujet délicat ! ». La souffrance l'est-elle convenable ? Et nous, sommes-nous plus solides que la porcelaine, si c'est si délicat ? Je vibre de colère et de violence quand j'entends encore si souvent ce genre de réflexions. Je ne souhaite à personne ce que j'ai vécu, mais parfois j'aimerais en plonger quelques-uns dans cette horreur pour voir si leurs réactions resteraient identiques après l'avoir vécu.

Et puis il m'est insupportable de savoir que les violeurs bénéficient d'une si grande impunité. Il est incroyable que la plupart d'entre eux passe au travers des mailles du filet de la justice, comme si rien ne s'était passé, un acte d'une telle gravité devrait se savoir, mais pour cela il faudrait que l'on parle. La responsabilité retombe une fois de plus sur les victimes.

Si elles ne disent rien, on leur reproche leur silence comme une acceptation du fait abject qu'elles vivent et subissent.

Si elles parlent, on leur reproche de détruire une cellule familiale. À la limite de les traiter d'égoïstes pour ne pas penser aux conséquences de leurs actes ! Un comble tout de même !

Qui se penche sur les conséquences de la torture morale, en plus de la souffrance physique, qu'elles s'infligent, à elles avant tout, quand elles prennent la décision de parler ou de se taire ?

On oublie que ce sont surtout elles les victimes et qu'en tant que telles on ne doit jamais, vraiment jamais les juger mais plutôt les soutenir et les accompagner dans leur choix. Leur rendre leur statut d'être humain à part entière. Et pour beaucoup, simplement celui d'enfant ....

Éternel problème du « pourquoi n'avoir rien dit » qu'en tant que victimes, nous nous posons sans cesse.

L'adulte dit « pourquoi ? », met des mots sur des actes, nomme l'innommable, l'enfant ne fait que sentir confusément un malaise indéfinissable, incompréhensible, il ne sait pas. Je sentais que ce qui m'arrivait n'était pas normal, j'étais terrorisée la première fois, mais comment remettre en cause l'autorité d'un adulte, même si ce n'était pas mon père.

J'essaye beaucoup de comprendre, mais je ne peux pas car je réfléchis en tant qu'adulte; or, lorsque la première agression eut lieu, je n'avais que sept ans et retrouver les sensations et la logique de cet âge est presque impossible. Par contre je retranscris viscéralement ce que j'ai pu ressentir et qui m'est resté gravé dans la mémoire à tout jamais. Je peux essayer de me référer à des histoires actuelles (d'où l'importance de nos témoignages et de rompre le silence) dont les jeunes victimes peuvent certainement plus me renseigner sur moi-même à cette époque. La culpabilité est d'autant plus forte qu'en grandissant notre réflexion change et l'on ne pourra jamais se remettre à notre propre place à ce moment-là. La vie s'est chargée de modifier notre comportement ainsi que notre manière de penser et de réagir.

Certains psychiatres se penchent enfin sur le problème de l'inceste. Ils se sont rendu compte du traumatisme qu'il provoque, de la destruction systématique de l'être qu'il représente, de la souffrance, surtout la souffrance et des ravages à tous les niveaux qu'il a engendrés. Enfin !!

Cela prouve la reconnaissance de l'acte en soi qui devient un crime atroce avec tous les traumatismes qui en découlent, ce n'est plus un acte ordinaire de droit de cuissage comme certains aimeraient qu'il reste. Il ne faut pas minimiser l'investissement de certains psychiatres dans ce domaine car c'est en reconnaître sa spécificité, leur incompetence antérieure face au désarroi des victimes, mais aussi leur volonté que cela change.

J'essaye de plus en plus d'être moi-même, mais je ne sais pas encore qui je suis. Suis-je aussi généreuse, ouverte, authentique, forte, intelligente, que me le disent mes amies ? J'aimerais tellement être réellement ainsi ! J'ai l'impression que l'on parle d'une autre personne. Je ne suis pas encore en paix avec moi-même, je m'en veux de me ronger de cette manière; rouvrir un abcès si vieux est-ce utile? Ma recherche ne va-t-elle pas me détruire au lieu de me structurer? Je ne peux y répondre sans l'avoir fait. Vivre en parallèle avec son problème en faisant la politique de l'autruche, sans l'intégrer, le digérer n'est pas la solution, en tout cas plus pour moi.

Recommencer, recommencer encore et toujours, aller de plus en plus en avant, finir son chemin, arriver au bout de sa propre histoire. Aujourd'hui encore j'ai l'impression d'être envahie par un tourbillon, une tempête que le hasard des rencontres a déclenchée.

En écrivant, j'espère arriver à me laver le cerveau d'une partie de ce qui l'encombre, me revaloriser à mes propres yeux, rendre propre mon histoire. Je veux surtout rompre ce silence qui m'étouffe, me regarder avec fierté, quel beau rêve ! D'avoir écrit mon vécu d'enfant m'a rendue physiquement malade comme si je revivais ce qui s'était passé, j'ai mis un mois à relire mon premier manuscrit, les mots m'étaient insupportables, je sais qu'à chaque fois que je me relirai, je le revivrai, cependant il faut absolument que j'aille jusqu'au bout. D'abord pour moi, puis pour les autres.

Avant de continuer je voudrais prévenir les lectrices (les lecteurs) qu'elles risquent d'être choquées par les mots crus avec lesquels je décris certaines situations. Je n'en ai pas trouvé d'autres. Comment le dire autrement ? Une histoire sordide reste une histoire sordide, il faut bien appeler un chat : un chat. Cette vérité brutale et crue, Ma vérité, je ne peux toujours pas la dire de vive voix, comme si les mots haïs s'étranglaient dans ma gorge, ils sont trop durs, trop forts, trop vrais et surtout trop obscènes, mais j'ose enfin l'écrire, me l'écrire, vous l'écrire. Ce n'est certes pas un apitoiement mais plutôt une renaissance. Oser regarder en face ce qui s'est réellement passé, sans œillères et enfin sans honte. J'espère également (utopie?) que ce sera un message d'espoir et un encouragement pour d'autres encore dans le noir.

**OUI** on peut sortir de l'enfer,

**OUI** on peut arriver à se reconstruire,

**OUI** on existe, sans tares, sans taches,

**OUI**, on peut dire STOP à la souffrance

**NON, NOUS NE SOMMES PAS COUPABLES**

(**JE** ne suis pas coupable)

## LE RAPPEL DE L'INSUPPORTABLE

Il est sept heures du soir, je viens de rentrer du travail après être allée chercher les enfants au centre aéré. Mon mari ne va pas tarder.

Le téléphone sonne. Je décroche, la nourrice des enfants me dit qu'une maman, dont la petite fille va au centre aéré, cherche à me joindre.

Étonnée je note son adresse et son numéro de téléphone, je vois qu'elle n'habite pas très loin de chez nous. Je lui téléphone, elle me répond d'une voix un peu étrange et me demande si je peux passer la voir assez vite. Alarmée, j'attends avec impatience mon époux pour qu'il garde nos petites puces. Nos enfants ont alors quatre et six ans. Lorsque enfin il arrive, je le mets au courant en deux mots et pars.

Je monte les quatre étages d'un immeuble voisin en me posant toutes sortes de questions. Toutes aussi loufoques et inquiétantes les unes que les autres. Arrivée en haut, je me sermonne un peu de manière à avoir l'air calme, je frappe à la porte. Une jeune femme de mon âge vient m'ouvrir, me fait entrer, me propose quelque chose à boire, nous nous installons dans la cuisine et nous commençons à bavarder.

Une personne de sa connaissance fait partie du Conseil d'Administration de l'Association qui gère le centre aéré où nous envoyons toutes deux nos enfants. Cette personne l'a mise au courant d'étranges rumeurs: le directeur du centre aéré aurait pris des photos à caractère pornographique des enfants dont il avait la garde. Cela avait l'air suffisamment important pour que les dirigeants de cette Association l'aient suspendu de ses fonctions immédiatement.

Je commence à me sentir très mal à l'aise. Cette maman avait plus ou moins commencé à se renseigner sur le bien fondé de cette rumeur et il semblerait que les faits soient exacts. Elle est bouleversée d'avoir appris cela et a besoin de le partager.

Je suis abasourdie. L'horreur de mes années d'enfance remonte à la surface d'aussi loin qu'elle est enfouie.

Nous posions les enfants rapidement le matin, nous n'avions que peu de temps pour discuter avec les animateurs de la journée et des enfants, cependant nous faisions attention le soir en allant les chercher de savoir comment s'étaient déroulées les activités. Bien souvent cela se résumait à peu de mots les parents venant tous ensemble récupérer les enfants. Nous n'avons rien remarqué d'anormal, les nôtres ne s'étant jamais plaints de quoi que ce soit. Pour nous il n'y avait apparemment aucun problème.

Je tombe de haut. Puis cela m'interpelle d'une manière désagréable par rapport à mon vécu que, bien entendu cette maman ne connaît pas. Je réagis très

violemment. Cette histoire m'est insupportable. Je ne peux pas accepter ce qu'elle me dit. Il faut faire quelque chose !

Pendant plusieurs jours, nous nous sommes vues, elle a porté plainte à la brigade des mœurs. Le processus policier s'est immédiatement mis en marche. Quelques jours après nous allons à l'hôtel de police pour éventuellement reconnaître un de nos enfants sur un album de photos qui a été saisi.

Décrire l'horreur de ce que nous voyons.....

Comment un directeur a-t-il pu impunément prendre ce genre de photos pendant un an? Cela reste un mystère. Pour nous les photos n'étaient pas à caractère pornographique, elles étaient pornographiques ! Imaginez les photos d'un homme éjaculant sur le corps d'un enfant endormi, peut-être drogué.

Mon investissement et ma remise en cause personnelle commencent.

Comment supporter l'idée que des petits bouts de trois ans puissent être perçus comme des objets sexuels (d'autant plus quand ce sont les siens) par des malades mentaux ou des pervers (c'est la seule explication que je puisse leur accorder !!!)? Je me revois alors, moi, petite fille persécutée par un beau-père que je vomirais toute ma vie. Je ne peux pas supporter qu'une histoire de même nature puisse arriver à mes enfants. J'ai trop souffert, impossible d'imaginer que ça leur arrive.

Moi qui étais tant bien que mal dans un équilibre de vie, celui-ci vient de basculer du jour au lendemain. J'ai dû apprendre à parler en public, à défendre mon point de vue, à me mettre en colère face à des gens très haut placés dont la seule préoccupation était les conséquences financières de la fermeture de ce centre. Ils ne pensaient guère aux pauvres gosses qui avaient subi des violences. Nous avons tous appris à nous battre contre l'inertie générale: Association, municipalité, public, médias, même contre certains parents qui ne se rendaient pas compte de la portée psychologique de ces actes immondes sur leurs propres enfants. Quant à la justice! Le tourbillon de réunions et de discussions m'a permis de mettre mon désarroi en sourdine pendant cette période.

Quand le calme est enfin revenu et qu'il a fallu que je fasse le bilan avec moi-même, j'ai eu très mal. Je me suis aperçue que je m'étais fermé les yeux sur nombre de choses parce qu'elles me dérangeaient, que je ne supportais pas de les voir en face, que ce n'était pas la solution, je le réalisais, mais je n'étais pas encore prête à faire le grand saut et à faire le ménage dans ma tête. Je le suis maintenant. Il va falloir que je sois forte et lucide.

J'espère y arriver.....



## MON HISTOIRE

Ma véritable histoire commence il y a longtemps, lorsque ma grand-mère était une toute petite fille.

Son père et sa mère sont partis au-delà de l'Océan, en Amérique, où au début du siècle on pouvait encore faire fortune. Elle n'a pas compris pourquoi son papa et sa maman sont partis et qu'elle, elle devait rester là. Toute seule. Elle est restée quelques années chez sa nourrice avant qu'ils ne reviennent définitivement. Mais sa mère ne l'aimait pas. Ce fut une femme discrète, sans sourire, mais ô combien bonne pour les autres, sans jamais s'occuper d'elle-même. Son maître mot était le dévouement à l'autre.

Ses premières années où la tendresse lui a fait cruellement défaut l'ont marquée pour la vie. Le sourire lui a manqué, mais elle a compris, en étant abandonnée, le besoin qu'ont les petits enfants de leur mère, de son attention, de sa présence, de ses soins, de sa tendresse.

Ma mère, troisième enfant de sa famille, petite dernière, fut dorlotée et choyée, mais aussi décalée de ses frères et sœurs plus grands. Elle vécut la guerre pendant sa croissance et en garda des séquelles physiques importantes (un dos tout tordu par manque de calcium). Je ne sais que peu de choses sur son enfance et sur son adolescence, sur les débuts de sa vie de femme. Qu'est-ce qui l'intéressait, quelles lectures pouvait-elle avoir, sortait-elle, voyageait-elle? Je ne sais pas.

Mon père ? Je ne l'ai pas connu.

Un jeune et bel étranger séduit une jolie fille pendant les vacances. Elle croit à son amour, c'est un jeune et bel étudiant pris dans des événements politiques et qui se retrouve en prison. Elle l'en fait sortir et lui présente son enfant avant de lui dire de partir définitivement. Sa mentalité d'aventurier ne lui permettait pas de s'attacher définitivement à quelqu'un. Il est retourné dans son pays, il était roumain. La seule fois que j'ai vu mon père, j'avais trois mois, autant dire que je ne m'en souviens pas. Je ne sais toujours pas aujourd'hui s'il m'a vraiment manqué. J'ai appris par ma grand-mère, à vingt ans, qui il était. Je n'ai pas encore osé en parler avec ma mère. Étant de l'Europe de l'Est et avec les événements de ces dernières années, je ne sais pas non plus s'il est encore en vie. M'a-t-il vraiment manqué?.....

Mon grand-père, contrairement à ma grand-mère était un homme souriant, agréable et tendre, plus âgé qu'elle. J'étais toute petite quand il me faisait sauter sur ses genoux mais je m'en rappelle encore, souvenir rare plein de tendresse. Réminiscence d'une barbe qui pique, d'une odeur de tabac, moustaches qui

chatouillent, choses masculines par excellence qui m'ont marquée tant de temps parce qu'associées à la tendresse, sensations et odeurs rassurantes des souvenirs d'enfance (sains.. !). Il avait une dizaine d'années de plus que ma grand-mère, pourtant il paraissait plus jeune grâce à son visage aimable. Je devais avoir six ans quand il a eu une attaque cérébrale. Il a alors disparu de notre quotidien. Je n'ai donc pas eu beaucoup de temps pour profiter de lui. Il est allé finir ses jours dans une « maison de repos ». Bref un hospice !

Je vivais chez ma grand-mère. Maman travaillait à l'autre bout de la ville. Cela lui faisait trop loin pour rentrer, enfin, je le croyais.... C'était plus facile. Elle venait me voir quand elle pouvait. Quand elle sortait de bonne heure pendant la semaine, ou le week-end. Puis, quelques années plus tard, elle ne venait plus que le week-end et encore pas toujours, elle commençait à refaire sa vie.

Le frère de ma mère a fait une dépression nerveuse étant jeune. Il était déjà père de famille et poursuivait des études d'ingénieur tout en travaillant. Il n'a pas supporté le surmenage. Tant bien que mal ses enfants ont grandi avec lui, sa femme s'en est toujours occupé; cependant il n'a jamais repris une quelconque activité professionnelle, ni une vie vraiment normale depuis sa maladie.

Ma tante, la sœur de ma mère, fut séduite elle aussi, mais par un homme marié pour qui il n'était pas question de divorcer. Elle eut une petite fille, ma cousine, et fit, elle aussi, une dépression nerveuse dont elle ne se remit jamais. Ma tante vécut donc toute sa vie comme une clocharde et une alcoolique. Ma grand-mère naturellement recueillit aussi sa petite fille, ma cousine Dominique

Ma tante était devenue la honte de ma grand-mère qui mettait la respectabilité au-dessus de beaucoup de choses. Les apparences comptaient énormément dans sa vie. Pour elle ce fut sa manière de s'en sortir, mais c'était aussi une prison, car le « qu'en dira-t-on » prenait trop d'importance. La maladie de ma tante l'avait choquée, elle attendait au moins de ses enfants une certaine réussite sociale. Ce fut un échec familial pour ma tante ainsi que la fin de sa situation sociale pourtant enviable à l'époque puisqu'elle travaillait à l'UNESCO.

Ma pauvre grand-mère s'est occupée d'elle du mieux qu'elle pouvait, ne se rendant pas compte qu'elle se saignait aux quatre veines pour économiser un peu d'argent "pour se laver, se coiffer, se loger" et que cet argent était bu dans la demi-heure suivante avec son compagnon d'infortune Cette façon d'agir était peut-être une certaine manière de se " »acheter » de ne pas avoir su guider sa fille suffisamment dans la vie (on ne peut pas décider à la place de ses enfants, malgré les erreurs, c'est leur vie, ce n'est pas celle des parents !).

Je me souviens comme si c'était hier des disputes derrière la porte d'entrée que ma grand-mère ne voulait pas ouvrir, par peur de l'homme avec qui vivait ma tante. Celui-ci était particulièrement violent, il a même fendu cette porte en bois épais d'un coup de poing un jour qu'il était encore plus saoul que d'habitude.

Ils venaient tous deux réclamer régulièrement de l'argent que ma grand-mère ne pouvait pas toujours leur donner. Elle n'a eu pour nous élever toutes les deux que la demi retraite de mon grand-père. Je me rappelle ma cousine assistant à cet affrontement entre sa mère et sa grand-mère. Pour elle aussi cela a dû être dur. Étrangement je ne me souviens pas en avoir discuté avec elle, pourtant je sais que cela nous a marqué toutes les deux.

Les voisins se faisaient un malin plaisir d'apostropher ma grand-mère au sujet des esclandres dans l'escalier; ils ne se gênaient pas non plus pour nous jeter des regards hostiles pleins de reproches, comme si nous en étions responsables! Ils le faisaient d'autant plus volontiers qu'ils savaient bien que ma grand-mère n'y était pour rien et que croiser leur regard le lendemain ne lui rendait pas la vie facile. Elle avait vraiment honte de l'attitude de sa fille. Tous pouvaient la voir déambuler dans le quartier à longueur de journée. Les voisins savaient pourtant bien le mal que cela lui faisait de la voir ainsi, cela ne les empêchait pas de cancaner sur notre dos. Quelle famille.....Nous étions prises ma cousine et moi pour des pas-grand-chose, les fruits évidents des fautes commises, du pêché de chair, des bâtardes. Ou bien alors nous avions droits aux regards faussement compatissants, plutôt condescendants de la part de ces êtres « supérieurs », bien assis dans la vie et respectables. Ils ne faisaient pas d'écarts, eux ! Ou alors ils étaient moins visibles ?.....

Parfois ma tante allait en hôpital psychiatrique quand elle se faisait ramasser par la police, ma cousine et moi nous accompagnions alors ma grand-mère pour aller la voir.

Cela prenait la tournure d'une véritable expédition car les asiles sont souvent à l'extérieur des villes (la folie pourrait être contagieuse !), comme nous n'avions pas de voiture, il fallait prendre le train, puis le car, enfin marcher.

Ces lieux où l'on parque les fous, comme les institutions de handicapés, sont très souvent à l'abri des regards, ils sont vraiment « dérangeants ». On cache ces personnes, on ne les montre pas. Il ne faut surtout pas qu'elles se mélangent à notre quotidien, on pourrait être souillé rien que de les voir, ils nous rappellent qu'il serait possible d'être à leur place ! Impensable !

Je me souviens très bien de ces visites. J'espère d'ailleurs qu'à l'heure actuelle on ne laisse pas les enfants rentrer dans ces institutions aussi facilement qu'à l'époque (alors qu'on leur interdisait l'accès des maternités, spectacle pourtant autrement plus réjouissant).

Ma tante était au fond d'un couloir, dans une chambre qu'elle partageait avec une pauvre vieille femme gâteuse qui bavait en vous regardant d'un air hébété.

La traversée de ce couloir est encore très présente à mon esprit. Une jeune fille de douze ou treize ans, négligée, l'air hagard comme une droguée, le sourire niais, côtoyée par un vieux fou sénile au regard lubrique. Les infirmières apparemment indifférentes aux odeurs diverses d'urine ainsi qu'aux saletés et aux appels des grabataires alités réclamant, qui à boire, qui un bassin. Des personnes, hommes et

femmes, l'œil fixe se balançant pendant des heures, apathiques, puis au détour d'un couloir des cris, des hurlements de déments.

Une atmosphère lourde d'angoisse. "Vol au-dessus d'un nid de coucou" revu et corrigé! Il est vraiment traumatisant pour un enfant d'entrer dans ce genre d'établissement, surtout à l'époque où les « cas » n'étaient pas séparés comme ils peuvent l'être aujourd'hui.

Nous avons vu plusieurs hôpitaux, ma tante y faisant des séjours réguliers, c'étaient toujours les mêmes aussi sordides et éloignés du centre ville les uns que les autres.

Je me demande si ce n'est pas par rejet ou par répulsion que je n'ai jamais laissé mon cerveau glisser dans la folie, pourtant cela aurait été très facile

Ma cousine et moi avons donc vécu toutes les deux sans père, entourées par notre grand-mère. Celle-ci, n'était pas expansive. Pourtant paradoxalement, c'est justement à cause de sa propre expérience, du manque d'affection, qu'elle nous a entourée de sa présence, nous ressentions son affection plus que nous ne la voyions. Malgré tout nous aimions beaucoup notre grand-mère. Elle était le seul univers stable que nous avions toutes deux. Nous avions des tonnes de souvenirs, ma cousine et moi, avec notre mémée. C'était elle la reine de la fête des mères. Je ne dirai jamais assez combien je l'ai aimée et combien je l'aime encore. J'ai vraiment senti son affection plus tard (trop tard) quand elle est morte. Combien j'ai eu de regrets alors. Elle m'a laissé un vide terrible que je n'ai jamais comblé. Vivant à six cents kilomètres de chez elle, je ne l'avais pas vue depuis quelques années, elle à Paris, moi à Grenoble.

C'était une femme que l'on ne voyait que très rarement sourire, c'était flagrant sur les photos de famille. Elle avait toujours un air triste et pincé. Pourtant elle s'est occupée de nous comme si elle avait été notre propre mère. Il y avait peu d'argent chez nous, mais nous n'avons jamais manqué de quoi que soit, par contre ma grand-mère ne s'achetait jamais rien pour elle, ses vêtements sombres, toujours propres, étaient usés, rapiécés, le dévouement était sa ligne de conduite, nous étions ses petits rayons de soleil.

Nous allions au cinéma pour Noël et c'était la fête, nous avions droit aux bonbons à l'entracte et à la glace à la sortie; nous allions flâner devant les vitrines des grands magasins voir les jouets merveilleux inventés chaque année pour faire « baver » les enfants d'envie. Ces flâneries sont restées dans ma mémoire comme un moment d'intimité joyeuse de notre trio. Nous donnions un air de fête à notre maison en installant un petit sapin artificiel et surtout la crèche, symbole de la chrétienté mais aussi surtout celui de la Famille.

Ma grand-mère était très religieuse et assez rigoriste, nous ne pouvions pas inviter de camarades chez nous et encore moins aller chez elles. Nous avons beaucoup vécu seules, comme deux sœurs, en huis clos. De temps en temps le Jeudi, nous

avons pour compagnons de jeux mon cousin et ma cousine les deux enfants de mon oncle. Bien que plus âgés de quelques années nous jouions bien ensemble. Nous allions au Bois de Vincennes, proche de chez nous, nous courions dans tous les sens ce qui faisait enrager ma grand-mère car elle ne pouvait pas nous rattraper. Nous avons beaucoup d'affection et de tendresse les uns pour les autres, sentiments qui ont traversé les années et les mariages.

Nous habitions Paris, certes, mais l'appartement était vieux. Il n'y avait pas d'eau chaude, pas de douche ou de baignoire, juste un petit cabinet de toilette. Petites, la baignoire était une cuvette en métal devant le poêle à charbon en hiver et dans l'évier de la cuisine en été. J'ai des souvenirs qui remontent de temps à autre, c'est le soir, une petite lampe est allumée et je vois ma grand-mère sur le bord de la table faire et refaire inlassablement ses comptes de la journée au centime près sur son cahier de caisse perpétuel. C'est une scène de raccommodage qui me revient en mémoire, tandis que, ma cousine et moi, nous apprenions à broder ou que nous faisions nos devoirs, un goûter familial après l'école, ou encore la bagarre des repas car pour ma grand-mère nous n'avions jamais assez mangé alors qu'elle-même picorait comme un oiseau. Nous partagions la même chambre, comme nous n'avions pas la télé, nous lisions toutes les deux, chacune dans notre lit, côte à côte. En hiver, nous nous disputons le soir pour savoir qui irait à la cave chercher le charbon, corvée indispensable, sinon le froid aurait envahi notre chez-nous. Que de souvenirs chauds au cœur, mais si lointains ! J'ai peur qu'avec le temps, ils s'effacent de ma mémoire !

Je n'ai pas eu de bons rapports avec l'école. Dès mon entrée au cours préparatoire, j'ai été prise en grippe par une maîtresse âgée, acariâtre qui n'aimait pas les enfants turbulents. ! J'en étais une. En fait j'étais tout simplement vivante. J'ai passé tout mon primaire au fond d'une classe. On avait décrété une fois pour toute que j'étais un élément perturbateur, que je devais être matée, que j'étais une mauvaise élève, dure comme je l'étais déjà, je leur ai donné raison. Bien entendu je fus un cancre. Il est déplorable que les annotations d'une vieille femme aigrie sur un dossier en Cours Préparatoire puissent influencer à ce point les maîtresses suivantes.

De toute cette petite enfance, je retire malgré tout une impression de douceur, de tendresse, d'affection, de « normalité », d'être entourée, choyée. Est-ce en comparaison de la suite ? Ai-je déformé notre vie ? Je ne crois pas. La bonté et la tendresse de notre grand-mère étaient réelles, elle nous a certainement touchée ma cousine et moi, c'est un de nos souvenirs communs. Vie faite de richesses de cœur même s'il y avait pauvreté d'argent.



## LA SPIRALE INFERNALE

Un été, j'avais sept ans, ma mère m'a emmené en vacances avec elle comme tous les ans. Cette année-là, nous sommes allées sur la Côte d'Azur. L'homme avec qui elle vivait à cette période nous accompagnait. Tout a commencé pendant ce séjour.

Début de la spirale infernale.

J'étais à ce moment-là une petite fille heureuse et confiante en la vie, tendre, entourée de nounours, insouciant et gaie. Les moments que je passais avec ma mère étaient rares et précieux; je les appréciais d'autant plus et je me faisais toujours une joie de ces vacances où elle était enfin disponible pour moi.

Un après-midi, ma mère est partie acheter un bloc de glace qui nous servait de frigo.

Seule.

Je suis restée avec lui. Il faisait la sieste. Il m'a demandé de me coucher à côté de lui, de lui faire un câlin. Quoi de plus normal? Le problème c'est qu'on ne parlait pas du même "câlin".

Il s'est déshabillé. Je n'avais encore jamais vu d'homme nu. Voir ce sexe de mâle (de mal ??) dressé et raide m'a mis mal à l'aise.

Je ne savais pas si ce qu'il faisait était bien ou pas, à l'époque on ne parlait pas de sexe aux enfants comme on en parle maintenant. De plus selon les recommandations d'usage ma mère m'avait dit avant de partir : " tu seras sage, tu écouteras bien ce qu'il te dit, sois bien obéissante! ".

Il m'a demandé de me coucher contre lui, nu, j'ai dû mettre ma joue contre son sexe dur, le regarder, le caresser, le lécher, il a mis mes mains sur son sexe, j'ai fait un va et vient, de plus en plus vite. Puis il m'a retournée, il m'a caressée, il m'a déshabillée à son tour, il a commencé à me lécher partout, il m'a écarté les jambes, s'est glissé entre elles, il s'est frotté contre moi, fort, de plus en plus fort, et j'ai senti un liquide chaud sur mon dos et mes fesses.

Je découvrais pour la première fois l'odeur du sperme, ce liquide poisseux qui me souillait.

Cela m'a paru durer une éternité. J'étais paralysée. La peur, l'incompréhension. Impossible de bouger ou de réagir, blocage total.

La surprise, la peur, la honte, la culpabilité, la solitude. Déjà la solitude. Envie de hurler, sans savoir vraiment pourquoi je ne l'ai pas fait, le sentiment d'avoir été trahie, bafouée, salie. Je me suis tue et je l'ai laissé faire. Pourquoi ? Déjà, encore et toujours pourquoi ? Siège évident de la culpabilité ! J'ai tendance à oublier qu'alors je n'étais qu'une toute petite fille déjà malmenée par la vie ! Et puis surtout, je n'avais fait que ce qu'on m'avait demandé de faire, obéir et être sage. Je ne pouvais pas mieux obéir.....

Je n'ai rien dit à ma mère quand elle est rentrée. Dans ma tête, instinctivement, sans réfléchir, je pensais avoir déjà gâché sa vie en venant au monde, je sentais que si je disais quelque chose à ce moment-là ce serait la fin de son couple si couple il y avait. Avec le recul, je ne me sentais pas prête à être responsable de cette rupture. Je n'étais pas consciente de la force de décision que j'avais dans la main. Quelle erreur de ne pas l'avoir compris à ce moment-là. Je crois que je sentais confusément que j'étais de trop, venue par hasard dans la vie de ma mère, mais essayant de prendre le moins de place possible pour ne pas la lui compliquer ...

Je me sentais responsable de ce qui s'était passé et cela pendant de nombreuses années. J'aurais pu à ce moment stopper leur "idylle" et ma mère aurait peut-être pu avoir une meilleure vie, celle qu'elle a eu et qu'elle a encore n'est faite que de déceptions permanentes et de violence.

Quelle bêtise !!! De quoi pouvais-je être responsable?

D'un malade qui prenait un enfant pour un objet sexuel!! En tant qu'objet, je n'avais pas d'âme, pas d'humanité, je n'étais qu'un ustensile de plaisir, donc pas de reproches à se faire.

De plus il avait pris ses précautions pour que je ne parle pas. Très manipulateur, il avait senti la "faillie" : "Ne dis rien à maman, Tu vas lui faire de la peine, ce sera notre secret!"

Quel secret! Il aura duré treize longues années, lourdes à porter. Il a failli m'étouffer à tout jamais.

Cette facilité avec laquelle l'adulte enfonce le clou de la culpabilité!!! Quel plaisir pervers peut-il y avoir à écraser la personnalité d'un enfant au point de la nier.

Pourquoi faire aussi mal ??? Le mal le plus grand n'a pas tant été la douleur physique, réelle pourtant (surtout que les fois suivantes, il introduisait ses doigts d'homme, durs, dans mon vagin de petite fille), que cette angoisse latente, cette peur, cette négation de l'être humain, devenir un objet sans âme ni sentiment, situation comparable à la perte d'identité voulue par les nazis dans les camps de concentration.

Un enfant a tellement besoin d'amour. Mais pas n'importe lequel. Un enfant est tellement fragile, si tendre, si confiant. Il est si facile de le blesser, physiquement et moralement; il a tellement besoin d'être entouré, qu'il est parfois prêt à subir des violences plutôt que de se retrouver seul, séparé de sa cellule familiale.

L'adulte devrait être la référence, le soutien, le consolateur, le protecteur. Faire subir des peines aussi démesurées est si vil!! Dans ce cas-là, il est sûr de lui, de sa puissance.



Saura-t-il jamais ce qu'il a broyé ce jour-là? Je ne **VEUX PAS** chercher à comprendre pourquoi il a fait un tel geste. Ce serait lui accorder trop d'importance, il ne la mérite pas d'une part et son impunité actuelle (voulue aussi par moi..) me révolte tellement que je ne m'arrête pas souvent à lui accorder ne serait-ce qu'une pensée (si ce n'est de la rage profonde). La colère gronde toujours au fond de moi à son encontre.

Malheureusement, malgré ma détresse de ce moment, je ne pouvais imaginer l'horreur des années futures. Il faudrait parfois être devin, prévoir l'avenir, pour mieux se protéger. J'aurais peut-être réagi ? Quelle utopie !! À cet âge là on ne peut pas grand chose !

À la rentrée scolaire de l'année suivante ma grand-mère est tombée malade. Elle a dû être hospitalisée. J'ai eu très peur pour elle et, de plus, je ne savais pas ce qu'on allait faire de moi !

Je suis allée en pension. Toute une année. Je ne sais pas comment ma mère a trouvé cet établissement.

Il était tenu par une vieille femme (encore une!!!) qui avait horreur des enfants. Quand on dirige ce genre d'établissement c'est un peu gênant !!! Il fallait que les enfants soient sages, ne bougent pas, mangent bien et de tout, bref une image d'Épinal, idéale, incompatible avec la réalité des enfants pleines de vie que nous étions toutes.

Toutes les brimades et les vexations furent de mise. Déjà les moqueries sur la manière dont j'étais habillée (la charité et le respect d'autrui n'étaient visiblement pas ses principales qualités!!), je n'avais pas de père, je ne rentrais pas chez moi tous les week-ends, comble de tout je n'étais même pas riche. Il faut préciser que justement cette pension était dans un quartier « chic ». À l'époque cela faisait « bien » de mettre ses enfants en pension.

Je me souviens d'une fin de semaine où ma mère devait venir me prendre. Elle m'avait promis dans sa lettre que nous irions toutes les deux au cinéma, en tête à tête ! J'étais rassurée de ne pas le voir!!. Et tellement heureuse de ne pas avoir à partager ma mère!

J'ai eu du mal à retenir mon impatience toute la semaine. Le samedi midi pour aller au réfectoire, je suis descendue sur la rampe de l'escalier. Bien entendu, il a fallu que la directrice s'en aperçoive et me consigne dans ma chambre.

Quand ma mère est venue, elle lui a expliqué qu'elle ne pouvait pas me laisser partir, il fallait qu'elle me punisse, il était hors de question que je puisse aller au cinéma en récompense de mes bêtises.

Ma mère est repartie.

Sans moi.

Une fois de plus pourquoi ma mère s'est-elle laissée faire? Ce week-end de fête est devenu un week-end de tristesse une fois de plus, consignée dans ma chambre, seule....

Un autre jour, cette femme, censée guider les enfants dans la vie, nous a fait descendre dans la cave de la pension pour nous montrer (pédagogie oblige!!!) comment on tuait les chatons qui venaient de naître : noyade, crânes éclatés contre le mur.....

Essayez de comprendre ce que peut représenter ce spectacle chez un enfant qui aime la nature, les animaux et qui est privé de sa mère. Moi qui me sentais de trop, j'imaginai quantité de choses pour me supprimer comme on l'avait fait des petits chatons. Si elle ne pouvait donner les chatons, il fallait qu'elle les supprime c'est vrai, mais elle n'était pas obligée de faire assister des enfants à ce spectacle! Quel cœur de pierre avait-elle donc pour briser ainsi une partie de notre innocence ?

Une autre fois, un jeudi, on nous avait emmenées au jardin public. On m'avait fait tourner trop vite sur le tourniquet et je suis tombée sur le coude et la tête. Non seulement personne n'a prévenu ma mère, mais je n'ai pas vu de médecin avant la fin de la semaine quand ma mère est venue me prendre. Après avoir passé des radios, j'avais le coude fêlé et un petit traumatisme crânien.

À la suite de cet « incident », ma mère a crû ce que je lui racontais sur cette pension où même la nourriture laissait à désirer alors que les familles payaient, pensant nous laisser dans un établissement de qualité.

Deux mois après, je quittais définitivement ce lieu.

Ma grand-mère, enfin guérie, nous a reprises et je suis rentrée « chez nous » (je n'ai jamais su non plus pourquoi ma cousine et moi n'étions pas dans le même établissement, les explications n'étaient pas le fort de la famille!).

Un autre été nous sommes tous partis en vacances, je devais avoir dix ou onze ans. Ma mère, lui, moi, ma grand-mère et ma cousine. Pour lui c'était un casse-tête pour trouver comment m'attraper.

Hélas il y arrivait quand même et me faisait payer « cher » mes esquives. Il me violait debout entre deux portes, comme un animal à toute vitesse, sans précautions, ou bien il prenait son plaisir en me faisant mettre à genoux devant lui, pour être bien à la hauteur de son sexe et je devais le faire jouir en le prenant à pleine bouche ou en le masturbant avec mes mains, jusqu'à ce qu'il éjacule et « s'amuse » à éclabousser mon visage de sperme.

Je ne crois pas que je puisse arriver à décrire le dégoût qui m'habite rien que de repenser à tout cela. Envie de vomir, spasmes, frissons, j'en ai encore physiquement les mains qui tremblent quand je l'écris et j'en ai mal au ventre. Ce sont toutes ces choses horribles et affreuses, ces tortures et vraies souffrances profondes que j'ai du mal à dire. Je ne l'écris pas pour qu'on me plaigne, loin de là

mais pour que l'on sache à quoi l'on renvoie un enfant qu'on ne croit pas lorsqu'il parle enfin. Pour ne pas nier ce profond tourment. Et aussi pour essayer d'exorciser ce mal qui me ronge encore.

Pourquoi arriver à être si abject ??

Comment un adulte peut-il prendre son plaisir en faisant ainsi souffrir, surtout un enfant ?

Qu'avais-je donc fait pour mériter ce traitement barbare ??

C'est en écrivant que je me suis rendue compte d'un trou dans mon histoire: je n'ai aucun souvenir de la première fois où il m'a violée. Je ne sais pas comment, ni où, ni dans quelles conditions j'ai subi ce premier viol. Cela a dû être très violent pour ce soit effacé de ma mémoire !

Par contre cette humiliation de me faire mettre à genoux devant lui pour qu'il prenne son plaisir, pour recevoir sa fontaine de sperme, comme si je priais devant lui, l'implorais, me mettais à sa merci, comme si moi je demandais quelque chose, je ne l'ai pas oubliée.

Cette envie de vomir, une nausée raz-de-marée, envie de le tuer (toujours vivace), envie de le couper en petits morceaux, envie de le faire souffrir autant que j'ai souffert Je lui en veux et j'ai la rage encore aujourd'hui. Toujours aussi vivement

Je ne pourrai jamais oublier cette souffrance. Je peux lui mettre une sourdine, je peux m'habituer à vivre avec, mais elle est inscrite au plus profond de moi aussi sûrement que si j'avais été marquée au fer rouge. Elle ressort quand pour une raison ou pour une autre je suis profondément perturbée, lors d'un gros coup de cafard ou d'une importante contrariété.

Plus ce que je vivais était dur, plus je me sentais coupable. J'ai cru vraiment que j'avais dû faire quelque chose pour mériter toute cette horreur. Car, enfant, la loi est que l'on punit celui qui a commis une faute, je subissais une punition puisque je souffrais, j'avais donc sûrement commis une faute! Mais laquelle? Lave-t-on ainsi le péché de venir au monde?. Plus c'était dur, plus j'obéissais aveuglément en essayant d'être le plus « sage » possible, je m'enfermais donc dans cette spirale sans m'en rendre compte. Plus j'étais sage, plus j'étais « punie » !! Je ne pouvais supporter tout cela si je ne me savais pas responsable, de quoi, je n'en savais rien, mais c'était trop inhumain pour que je n'en trouve pas la raison..

Qu'ai-je pu faire ou subir pendant ce trou noir ?

Je n'ai découvert son existence qu'il y a peu de temps, aussi étonnant que cela puisse paraître, mais peut-être est-il le nœud de l'histoire ? On ne peut rayer de sa mémoire aussi complètement le viol, du moins le premier, voire les premiers, sans raisons, ma mémoire a été moins clémentine pour le reste, malheureusement.

Il faudrait pouvoir tout effacer aussi sûrement que le chiffon efface la craie sur le tableau noir ! !

Est-ce que la souffrance a été si forte que l'esprit s'est protégé en le mettant au fond, dans un recoin protégé de tout souvenir ? Est-ce que je me sens encore une fois responsable de cet acte d'une manière ou d'une autre ! Ai-je quoi que ce soit à me reprocher pour l'avoir enfoui aussi profond ? Peut-être ne le saurais-je jamais !

Cette pénétration a du être terrible pour qu'elle soit ainsi rayée de mon esprit.

Arrivée à ce point de mon histoire, je me rends compte avec le souvenir, d'avoir été étouffée par un silence pesant comme une chape de plomb. Double vie Avoir l'air heureuse, normale gaie et libre alors que rien n'est vrai. Ces viols répétés, cette année de pensionnat m'avaient beaucoup marquée et je ne savais rien de la suite... Heureusement ! Ce que je vivais à cette période étaient pour moi insupportable, je n'aurais pu imaginer et encore moins supporter la suite....

Que les mots paraissent petits quand on essaye de traduire des sentiments aussi forts que les miens. Je n'en trouve pas d'assez puissants pour décrire mes émotions, ma colère, ma douleur, ma peur, ma souffrance, ma solitude, mon silence, mes hurlements intérieurs, mes cris, ma déchirure, ma torture permanente, l'insécurité, ma révolte.

Comment dire cette envie de pleurer quand au détour d'une conversation anodine, un mot insignifiant fait remonter à la surface une foule de souvenirs qui reviennent vous hanter et gâcher les moments plaisants d'une vie patiemment reconstruite. Par de-là les années, l'évocation de ces agressions passées arrive encore à m'atteindre au plus profond de mon être comme une douleur vive et puissante.

Il faut décrire notre vie à ma cousine et à moi pour comprendre l'accumulation de tout ce qui pouvait tomber sur ma tête. J'ai décrit plus haut les visites d'asiles d'aliénés qui à elles seules auraient eu de quoi perturber une enfant de mon âge, j'avais environ huit, dix ans. J'ai dit que mon grand-père était dans une maison de « vieux ». Ma grand-mère avait trouvé celle-ci à la mesure de ses moyens. A la campagne, encore une fois, les vieux non plus ne sont pas beaux à voir, image futuriste et défaitiste de soi-même. On a tendance à oublier que ce sont nos parents, que nous devrions les entourer d'autant de soins et d'affection qu'ils l'ont fait pour nous-mêmes, au lieu de les parquer ainsi. Les enfants sont parfois bien ingrats.

C'était à une trentaine de kilomètres de chez nous. Là aussi, c'était l'expédition, nous partions pour la journée. Bien sûr ma cousine et moi avons beaucoup profité du grand parc entourant la maison, bouffée de nature pour deux petites citadines, parisiennes. Il y avait même un petit lac avec une petite île au milieu et un petit pont branlant pour y accéder. C'est à cet endroit que j'ai vu mon premier serpent. Vu la vitesse à laquelle j'ai détalé, je n'en ai pas vu grand chose, cependant avec le recul,

je crois que ce n'était qu'un orvet. Fille de la ville comme je l'étais, je n'ai pas fait la différence. Je ne savais pas non plus que sous les volets à la campagne, il y avait des crochets en fer. Je le sais maintenant à mes dépens. En jouant à cache-cache avec Dominique, ma cousine, je me suis cachée sous une fenêtre et je n'ai pas trouvé mieux que de me relever brutalement. Je me suis ouvert le crâne proprement!!! Ma pauvre grand-mère était complètement affolée, le cuir chevelu est un endroit qui saigne énormément, j'en avais partout!!! Il faut reconnaître que je n'étais pas particulièrement sage comme une image, mais dure. J'avais besoin de bouger, d'espace et ce n'étais pas en pleine ville que je pouvais « m'éclater ». J'avais seulement besoin de vivre et d'exorciser mes sentiments.

Tout bonheur a sa contre partie. Quand nous allions voir mon grand-père que nous aimions beaucoup, nous le voyions décliner peu à peu, à chaque visite. Il était au milieu de vieillards gâteux, d'odeurs de désinfectants et d'urine, comme dans tous les mouiroirs de petits vieux. Nous sommes allées le voir pendant quelques années. Il est mort quand j'avais presque onze ans. Je l'ai beaucoup pleuré car je l'aimais, ce fut ma première rencontre avec la mort. Cette fin définitive. L'envolée silencieuse vers l'infini. J'ai été frappée par mon grand-père quand je l'ai vu sur son lit de mort. Il semblait si calme, si détendu, enfin heureux. La mort semblait l'avoir apaisé, soulagé.

Etait-elle si belle ?



## L'ENFERMEMENT DE LA SPIRALE

Après un autre été de violences, à dix ans, je suis allée chez les sœurs. J'ai bien profité cette fois de la demi-pension. Le parc entourant la maison était très grand, avec des arbres centenaires, je rentrais chez nous tous les soirs, on ne me considérait pas forcément comme un cancre, par contre, cette semi liberté m'a permis de faire les quatre cents coups. Je faisais enrager les bonnes sœurs en grimpant aux arbres ou en fabriquant des sabres en bois. Ce n'était pas spécialement bien vu de la mère supérieure, que j'ai eu l'occasion de voir plusieurs fois dans son bureau!! Heureusement, une sœur, la mère Marie des Anges était souvent là pour arrondir les angles. Je m'aperçois aujourd'hui de la place qu'elle avait pris dans ma vie à cette période. Sévère mais avec des yeux gais et rieurs qui démentaient souvent ses réprimandes...

Lors de l'hiver, j'ai eu une opportunité extraordinaire, j'avais la possibilité de partir en classe de neige, à la montagne, pour une somme modique. Une camarade de classe s'était proposée de me prêter tous les vêtements nécessaires au séjour. Les problèmes matériels étant réglés, je pouvais me laisser aller à imaginer mon voyage. Je n'étais encore jamais partie toute seule où que ce soit. Mon beau-père, je ne sais de quel droit, refusait que j'aille dans une quelconque colonie de vacances! A moins que ce ne fut l'expression de son droit de propriété...

Pouvoir enfin partir seule, loin de tout ! Dire que j'attendais le départ avec impatience serait un doux euphémisme ! Ma grand-mère avait réussi à persuader ma mère du bien fondé de ce voyage. A priori mon beau-père ne s'était pas immiscé dans cette décision, ou il en avait été écarté. Par vengeance personnelle, j'en étais ravie, on se venge avec ses moyens! Mais après-coup, il savait simplement ce nous ignorions.

Je rongerais mon frein, je comptais les jours, j'avais une envie de partir, de souffler, d'oublier, de poser mes valises !!!

Une semaine, une tout petite semaine avant de partir, tout était prêt. Je m'en souviens comme si c'était hier.

Il est six heures du soir, nous finissons nos devoirs sur la table de la salle à manger.

On sonne à la porte, ma grand-mère ouvre : c'est un télégraphiste.

Inquiète, elle ouvre, lit, se met la main sur les yeux et dit :

«Ce n'est pas possible!»

Elle s'assoit et me regarde. Tu as un petit frère, me dit-elle. Maman avait envoyé ce télégramme : « je suis à la clinique, je viens d'accoucher, tu es grand-mère d'un petit-fils »

Ma mère n'avait prévenu personne qu'elle était enceinte et cela ne se voyait pas, même à neuf mois. Je me suis retrouvée du jour au lendemain avec un petit frère, certes adorable, mais je n'avais pas eu le temps de me préparer à sa venue et ce fut un choc pour moi. J'avais tout de même presque onze ans et un bébé qui arrive quand on a été enfant unique pendant tout ce temps n'est pas forcément le bienvenu . D'autant plus que j'allais devoir partager ma mère avec cette petite chose, moi qui ne la voyais déjà pas très souvent, j'étais angoissée. De plus après la nouvelle il a fallu que j'absorbe le choc : il n'était plus question que je parte !

« Adieu veaux, vaches, cochons, couvée ! ! »

La chute fut très rude. Jusqu'au dernier jour n'y croyais pas vraiment, c'était trop beau pour être vrai, mais je m'accrochais quand même, j'espérais bien me tromper malgré tout. Je crois que l'on doit s'habituer à prendre des coups dans la vie, sinon on ne se relèverait pas à chaque fois. Pourtant on a l'impression qu'ils font de plus en plus mal. Surtout quand on ne s'y attends pas. Et pourtant (malgré tout.) qu'il était beau mon petit frère !

Je crois que le potentiel d'amour et d'affection que je ne pouvais guère exprimer, je l'ai reporté entièrement sur ce petit bébé, donc je ne pouvais lui en vouloir de ne pas être partie. De toute façon ce n'était pas sa faute, lui non plus n'avait pas demandé à venir au monde, après tout !

Pour améliorer le tout, un peu plus tard j'ai eu la surprise d'avoir mes premières règles. C'est arrivé en plein cours de gym, au milieu des camarades de classe avec les soeurs. Quelle peur de voir ce sang se répandre sans en connaître la cause ! Avoir l'impression de se vider, que l'on va peut-être mourir. J'ai eu une angoisse terrible ce jour-là. En plus j'étais malade d'une manière épouvantable. D'avoir subi des violences assez jeune et d'être très contractée m'avait bloqué les ovaires et j'ai toujours beaucoup souffert de mes règles pendant des années. J'étais souvent obligée de rester couchée une journée entière (pourtant je ne suis pas douillette) avec une bouillotte sur le ventre pour essayer de me décontracter et de faire passer la douleur.

Bien entendu, ni ma mère, ni ma grand-mère n'avaient jamais discuté avec moi de sexualité ou de cycle menstruel, ni de quoi que ce soit d'approchant d'ailleurs. Quelle chose honteuse, on n'en parle pas !

Elles ne m'ont jamais expliqué ce qui m'arrivait, seulement que ce serait ainsi toute ma vie.



J'ai pris cela comme une punition supplémentaire. Après, beaucoup plus tard, j'ai enfin compris pourquoi il préférait me violer quand j'avais mes règles, le fait que je sois malade lui importait peu, il ne risquait rien, je ne pouvais pas être enceinte, c'est la seule chose qui comptait pour lui, d'autant plus qu'il me pénétrait plus facilement. Mes maux de ventres empiraient d'avoir des rapports à ce moment-là, d'être contractée comme je l'étais quand il me pénétrait ne plaisait pas à mes muscles du bas ventre déjà parcourus de contractions douloureuses.

A la suite de ma transformation intérieure, ma poitrine s'est mise à se développer et prit des proportions... disons volumineuses. 95 cm de tour de poitrine à onze ans n'est pas si fréquent. Ce fut pour mon beau-père des transformations non négligeables qu'il a su fort bien tourner à son avantage.

Comme si mon corps le provoquait, pourquoi la raison ne pouvait-elle pas empêcher celui-ci de réagir ?

Pourquoi a-t-on l'impression qu'il nous trahit et qu'il l'encourage ? Pourquoi ? Le fort sentiment de culpabilité si longtemps ressenti vient probablement de cela.

Lui, sut l'« utiliser » pour son propre plaisir Quel autre terme pourrais-je choisir ?

Ses relations étant en dehors de tout sentiment. Bestiales. J'avais furtivement l'impression qu'il se vengeait sur moi de quelque chose, mais de quoi ? Ce n'est certes pas à moi de trouver la réponse !

Je ne sais pour quelle raison parfois il prenait des risques, pour se provoquer ? Un été, un de plus, au bord de la mer, il m'emmenait à la pêche pendant que ma mère restait avec mes frères (j'en ai eu deux autres), il me violait sur le bord de la falaise, quasiment au vu et au sus de tout le monde. L'endroit en soi était désert, mais un autre pêcheur aurait pu choisir de venir et il nous aurait vu. Surtout qu'il ne pouvait pas y avoir d'équivoque puisqu'il prenait le temps de me déshabiller entièrement avant de me violer quand nous étions dehors ! Une horreur de plus de voir vraiment les corps nus, rien n'est épargné dans ce cas ! Il aurait été difficile de ne pas voir, surtout qu'il me mettait le visage bien là où il le fallait, je ne pouvais rien manquer de ce qu'il se passait. Il m'obligeait à regarder son sexe me pénétrer, il se masturbait avec mes seins, plus sous mon nez cela aurait été difficile, je ne risquais pas de manquer grand chose ! En plus dans ces moments-là, il avait le temps et faisait durer son plaisir, bien sûr ! C'était le début d'une autre horreur, la mise en scène de ces actes qui étaient plus volés et furtifs comme auparavant

Cette peur d'être surprise ainsi par n'importe était très angoissante. Peur, mais aussi attente.. Si quelqu'un nous voyait, cette torture aurait arrêté et pourtant je n'aurais rien dit.

D'autres fois, c'était dans la maison, entre deux portes, il prenait son plaisir vite fait et je me laissais faire, subir ces rapports abjects, toujours cette paralysie dans ma tête qui me transformait en poupée de chiffon et m'interdisait de réagir alors que la révolte grondait en moi et contre moi. Je n'arrivais pas à passer ce cap des cris, de

la bagarre, de l'affrontement. Il était d'autant plus choquant qu'il me parlait comme à une adulte lors de ces rapports contre nature. « Tu es belle, tu me fais bander, quelle belle poitrine tu as, caresse-moi, prend ton plaisir avec moi, jouis avec moi, prend cette position, ce sera meilleur, ça glissera mieux. »..

J'avais douze, treize ans.

Quand il avait fini et me laissait pantelante dans un coin, je me disais « la prochaine fois je ne me laisserais pas faire » mais c'était me mentir quand à ma propre volonté et à mon libre arbitre. Bien sûr, je n'en avais aucun...

Comment se fait-il qu'une enfant puisse penser autant de choses négatives d'elle-même, alors qu'en y réfléchissant, en tant qu'adulte et avec du recul, je me dis qu'une telle accumulation aurait dû plutôt me faire réagir, exploser, ou alors me faire craquer, et me faire penser à me supprimer.

J'ai du mal à comprendre cette attitude de dos rond qui en fait m'a permis de survivre en me forgeant un certain caractère, espérant en des jours meilleurs, effectivement arrivés. C'est aussi d'une certaine manière un moyen de fuir la réalité trop difficile à assumer pour une enfant de cet âge, et se permettre de résoudre ces problèmes plus tard.

Une réalité trop forte et trop violente affrontée de face aurait pu faire basculer un esprit fragile (peur de l'hérédité) et je crois m'être protégée de cette manière, certainement étrange et pas facile à admettre, mais indispensable pour moi . J'avais rendu « normal » et banalisé ce qui m'arrivait même si j'en souffrais. Cela ne se passait encore que les étés ou les vacances scolaires, je pouvais tout « oublier » le reste de l'année. Relativiser a été une carapace de survie salubre, même si aujourd'hui il faut encore plus ouvrir les yeux pour tout se rappeler, surtout que ces actes commencent à prendre vraiment la dimension d'horreur pure que cela représente et que j'ai niée pour que cela ne soit pas trop insupportable !

C'est très compliqué pour moi maintenant de retrouver le mécanisme qui m'animait à ce moment précis de ma vie ; d'autant plus que réagissant en général « à l'instinct », je n'avais jamais essayé jusqu'alors d'analyser quoi que ce soit, m'en sentant bien incapable. L'incapacité étant plus un refuge intellectuel que réalité. Je m'étonne de la façon dont on peut arriver à décortiquer des situations dès que l'on dépassionne et que l'on jette un regard analyste, objectif sur des faits. Prendre du recul par rapport à son propre vécu est difficile mais salubre. Revivre sa souffrance n'est pas un acte innocent et il faut être prêtre pour la revivre et donc prendre conscience des choses.

C'est très dur par contre de se dire : « Comment as-tu pu attendre si longtemps avant de faire le point ? » et de se rendre compte que j'avais peur de découvrir en allant fouiller au fond de ma mémoire un fait ou une chose qui m'aurait dérangée dans l'idée que je me faisais de moi-même, pas toujours aussi propre que je pouvais le penser par moment. On en revient encore à l'image. Celle que l'on a de soi et celle que l'on renvoie aux autres. Sont-elles compatibles ? Ne font-elles

qu'une ou sont-elles parallèles ? Il est évident que l'on ne peut être totalement transparent, mais les choses essentielles devraient pouvoir se sentir à défaut de se voir.

Cet engrenage de la soumission et du silence est très difficile à comprendre quand on ne le vit pas. Maintenant avec le recul et n'étant plus prisonnière de moi-même, ni du silence qui m'avait été imposé, j'ai du mal à l'admettre alors que je l'ai vécu. Cela doit être encore plus incompréhensible pour une personne qui doit imaginer les situations et essayer de comprendre les sentiments qui m'agitaient.

Pourtant j'aurais voulu réagir violemment, au moins une fois. Bien sûr quand il venait, je le suppliais, non, c'est faux, je n'ai jamais supplié, je lui disais non, pas aujourd'hui, s'il te plaît... Mais je ne criais pas, j'étais bien dressée, c'était une révolte qui se savait matée d'avance, puis je refusais de pleurer devant lui. On met sa fierté où l'on peut, la mienne était là, le « vaillant petit soldat » qui ne pleure jamais et surtout pas à ces moments là. Je ne savais encore rien de la suite et pourtant c'était déjà si dur pour moi....

J'ai vécu ainsi dans cette routine, avec des hauts et des bas jusqu'à l'âge de quinze ans, j'ai alors rejoins ma mère qui avait déménagé loin de moi, à Grenoble, trois ans auparavant. Mon troisième petit frère était né. Les deux dernières naissances avaient été annoncées moins brutalement que la première et j'avais eu le temps de m'habituer à la venue de ces petits bébés qu'étaient mes frères. Et puis, j'avais grandi, vécu des moments difficiles et je relativisais beaucoup, peut-être trop d'ailleurs.

Mes frères ne me prenaient pas plus ma mère qu'avant leur naissance. Le fait qu'elle habite loin de moi m'en avait éloignée. Je ne sais vraiment pas pourquoi encore aujourd'hui je n'ai pas déménagé avec eux, le fait est que j'ai moins souffert pendant cette période. Lui étant éloigné, je le subissais moins souvent et je ne m'en portais pas plus mal!!

Quel choix !

Ma mère et les souffrances du viol ou l'éloignement et la paix, est-ce humain de faire vivre ce choix à une enfant de treize ans ?

J'ai beaucoup espéré de ce déménagement car je suis allée dans une ville, Grenoble, où les activités physiques tiennent une place prépondérante, or, depuis quelques années, je m'étais jetée à corps perdu dans le sport. Rien ne m'empêchait de réussir dans ces différentes disciplines. Je n'y avais pas mon étiquette de cancre que j'entretenais.

Je faisais du volley-ball, de l'athlétisme, de la natation.

Je pourrai faire de la montagne du ski, de la voile.

J'ai fait en plus du patin à glace et à roulettes, de l'escrime, du tennis.

J'avais enfin trouvé un moyen « officiel » de pouvoir exprimer ma violence et mon agressivité sans que je ne blesse qui que ce soit, sans surprendre personne et sans provoquer de questions.

Quoi de plus naturel qu'une adolescente qui s'exprime dans le sport ?

Ils ont tous été des exutoires. Ce trop plein d'énergie que j'ai pu déverser m'a en quelque sorte purifiée, calmée. Je pouvais me battre contre quelque chose, une hauteur à dépasser, un temps à réduire, une belle passe pour que mon équipe gagne. Une valorisation nécessaire à ma survie intellectuelle. Je ne devais ma réussite qu'à moi-même, je ne devais rendre compte de ces résultats à personne. C'était ma revanche personnelle. Depuis cette période, je ne me suis jamais autant donnée à fond dans une activité que dans le sport.

J'ai donc quitté ma petite grand-mère, d'un côté j'étais heureuse de me rapprocher de ma mère, bien que je sois remplie de crainte pour l'avenir, et à juste raison, d'un autre côté j'avais de la peine car j'aimais et j'aime toujours ma mémée même si elle n'est plus de ce monde pour l'entendre. Elle a certainement été plus proche de moi que ma mère puisqu'elle m'a élevée, bien que peu démonstrative, elle m'a donné beaucoup d'affection, je sais aussi qu'elle espérait de nous qu'on réussisse, ma cousine Dominique et moi, plus que ses propres enfants. Depuis son enfance, elle n'avait pas eu grande chance dans la vie et reportait tous ses espoirs sur nous. Enfin une réussite !! Si elle avait su !

Pour moi, elle était une sécurité et un repère, ainsi que pour ma cousine. Nous avons été élevées comme deux sœurs, nous avons eu toutes les deux une « drôle » de vie et une « drôle » de famille, bien qu'ayant quatre années d'écart, nous avons été très proches l'une de l'autre.

Nous avons eu parfois, de violentes disputes pour des riens dont je me rappelle encore, mais nous dormions dans la même chambre, nous avons partagé de bons moments avec ma grand-mère. C'était le seul endroit sûr, pour moi, il ne s'était jamais rien passé de « mal » chez elle, c'était mon petit nid douillet de protection, mon « chez moi » ! C'était tout cela que je quittais pour l'inconnu.

## L'ENFER OU CE QUI S'EN RAPPROCHE LE PLUS !!!

Je suis donc arrivée chez ma mère et l'ultime descente aux enfers a commencé. Je ne pensais pourtant pas que l'on pouvait descendre encore plus bas que le seuil où je me trouvais. Erreur fatale !

Je n'avais toujours rien dit à ma famille, ni à personne d'autre. Mon entourage n'avait rien soupçonné, mes camarades d'école et mes profs non plus. Ma double identité me causait bien des crises de cafard, mais je m'étais ainsi forgée une espèce de carapace de survie. Dans les moments où je n'étais pas à la maison, j'arrivais suffisamment à faire le vide dans mon esprit pour profiter pleinement de morceaux de vraie et pleine vie qui m'étaient offerts. J'y faisais le plein d'énergie.

À ce moment-là, je voyais aussi une opportunité dans le déménagement, je pourrai enfin m'habiller et me coiffer comme je le souhaitais. Ma grand-mère m'imposait le port régulier d'une jupe et de cheveux longs qui me hérissaient tous les deux. En jupe justement j'étais extrêmement mal à l'aise, je ne supportais pas ce vêtement, il me rendait fragile. Pour moi il attirait trop le regard des hommes. Celui-là que je connaissais bien.

J'avais failli être agressée dans la rue quelques mois auparavant, heureusement, un passant m'a débarrassée du gêneur qui me tenait fermement et m'importunait. Une telle panique s'est emparée de moi que je suis partie en courant, sans même penser à remercier ce sauveur providentiel. Pour la première fois de ma vie, j'étais prête à dire non, j'ai senti les hurlements de terreur qui montaient dans ma gorge, et j'ai hurlé et, sans l'intervention de cette tierce personne, je pense que j'aurais fait une vraie crise de nerfs, totalement disproportionnée avec ce qui se passait.

Je me sentais, à tort ou à raison, bien plus en sécurité en pantalon. Il me semblait que l'obstacle vestimentaire entre l'homme et mon corps était important. Une jupe ou une robe, pour moi, étaient tellement provocantes que je me sentais une bête traquée lorsque j'en portais. Etre un garçon manqué était beaucoup mieux. Je pouvais être une copine pour un garçon, sans qu'il cherche à coucher avec moi.

Un simple regard particulier d'homme ou d'adolescent me donnait l'impression qu'il me déshabillait sur place. Dans ma tête il ne fallait pas grand chose pour qu'il passe à l'acte et, celui-ci justement d'acte, je ne le connaissais que trop bien.

J'ai réagi encore de la même manière quand je me suis fait draguer en voiture ou à pieds il y a peu de temps, réaction idiote s'il en est puisqu'en étant faible et surtout en le montrant de cette manière on est plus vulnérable,. D'autre part cela pourrait aussi être tout simplement le regard de quelqu'un qui à ce moment précis me trouve jolie et ce serait plutôt flatteur.

Je me semble que (moi, comme d'autres d'ailleurs) nous avons du mal à nous défaire de ce mode de fonctionnement agressif et craintif. Il a ses raisons d'être évidentes mais une belle victoire serait de passer par dessus.



## LE RESTE OU LE FOND DU FOND DE L'ENFER

Lorsque je suis arrivée dans l'appartement, j'ai vu que nous avions une chambre commune, moi et mes trois frères. Nous avions respectivement quatre mois, trois ans, quatre ans et demi, et quinze ans. Sur le moment j'ai été rassurée, me disant qu'étant tous ensemble il ne pourrait plus m'importuner, qu'il ait fait trois enfants à ma mère l'avait peut-être guéri, qu'il avait renoncé, bref que nous pourrions mener enfin une vie "normale".

Quelle erreur !!! Dans une certaine mesure, ils m'avaient fait venir avec eux pour soulager maman: mes deux derniers frères étaient très fragiles de santé, ils étaient en train de créer une société, bref ils comptaient sur moi. Il faut préciser que ma mère n'avait pas de permis de conduire, donc pas de voiture, pour couronner le tout nous habitions au quatrième étage sans ascenseur!!! Beaucoup de femmes savent ce que peuvent représenter les courses avec trois petits marmots en prenant le bus puis de remonter le tout au quatrième étage, sans compter le chien à descendre.... Et bien sûr lui qui ne faisait aucune des tâches quotidiennes quand il était là !

Pour soulager maman j'allais promener mes frères de temps en temps, un dans le landau, un sur le landau et le troisième accroché au landau, nous traversions une bonne partie de la ville pour aller au parc, les petits frères n'étaient pas toujours de bonne humeur et moi je n'étais pas toujours patiente. Tout cela donnait lieu à des « engueulades maison ».

J'ai mal supporté de passer d'une maison où ma grand-mère ne nous laissait rien faire ma cousine et moi, à une où il y avait tout à faire. J'étais en troisième et cela demande du travail personnel, au moins un minimum, pour passer le BEPC d'une part et passer en classe supérieure d'autre part. Comme en plus je n'étais pas une fanatique du travail scolaire, c'était un peu difficile. Une fois bien cadrée la situation il faut parler du reste.

J'ai bien vite déchanté quant à la "guérison" de mon beau-père. L'appartement avait une cave où était entreposé le matériel qu'il devait vendre. Cette cave, comme toutes les caves, se trouvait en sous-sol. Il fallait descendre un escalier à partir du rez-de-chaussée, suivre un couloir sombre et humide puis ouvrir une porte mal jointe en bois avec une grosse clé. Il avait « aménagé » cette pièce si on peut l'appeler ainsi.

Tout d'abord il avait installé la lumière. Très important car tous les moments où il a abusé de moi dans cette cave se déroulaient en pleine lumière de telle sorte qu'aucun détail ne m'a jamais été épargné. Lumière crue de l'ampoule. Derrière les « murs » de cartons contenant des tronçonneuses, il s'était fait une réserve , un espace d'à peu près deux mètres sur trois, pour être encore plus tranquille qu'auparavant. Il y avait une grande couverture, qu'il étalait sur le sol. Après avoir fermé la porte de la cave à clé, je devais me déshabiller (important, il insistait pour que ce soit moi qui me déshabille, il ne le faisait pas lui afin de pouvoir m'en faire le reproche après), je devais me coucher sur le sol, il choisissait une des revues pornographiques qu'il possédait en nombre (je ne vois pas pourquoi elles se ressemblent toutes!), il m'obligeait à regarder les photos, me donnait ses commentaires pendant que je le masturbais, me disait que si je prenais telle ou telle position « j'aurais du plaisir, ce serait bon (pour qui?) ». Il me promettait de me faire

jouer (heureusement, qu'il n'y est jamais arrivé), il arrivait à faire réagir cette saloperie de corps qui était le mien mais qui ne m'obéissait pas, c'était déjà suffisamment humiliant. Ce que j'ai pu me haïr à travers ce corps qui réagit contre son propre gré et malgré la violence! On voudrait absolument tout maîtriser, mais on ne maîtrise pas plus son corps que le déroulement de ces actes immondes.....

Je crois encore l'entendre.

Puis je devais faire comme dans le livre, me mettre à quatre pattes devant lui, il me sodomisait ou me pénétrait violemment comme une chienne par derrière. J'étais tellement contractée, l'impression des muscles serrés qui feraient barrière contre toute pénétration, que celle-ci se faisait avec encore plus de violence et de douleur, à la limite d'être déchirée. C'est pourquoi il utilisait d'autres moyens pour se soulager, avec le recul, je crois qu'il a évité les ennuis potentiels de dégâts physiques visibles tout comme une éventuelle grossesse, d'où ces arrosages de sperme. D'autre fois, il se couchait sur moi, se masturbait avec mes seins et éjaculait sur mon torse ou mon visage. Ou encore il me léchait couché sur moi pendant que je devais faire la même chose à l'envers. Il arrivait assez souvent à prendre son plaisir sans me pénétrer, mais plutôt en se frottant vigoureusement contre mon sexe, en le masturbant à pleines mains ou en lui faisant une fellation.

C'est ce que j'ai encore le moins supporté, cette sexualité orale. Il se mettait à quatre pattes au-dessus de moi, ou je devais me mettre à genoux devant lui et je devais le faire jouir avec la bouche, j'en avais des hauts le cœur de ce gros sexe au fond de la gorge, il m'éclaboussait de sperme sur le visage quand il jouissait et j'en avais plein la bouche. Comment expliquer à vous, lecteurs adultes, ce qu'on peut ressentir d'un tel acte subi et non consenti, l'horreur que peut représenter un sexe d'homme dans une bouche d'une gamine de quinze ans ! Peut-être que cela fait partie de vos pratiques sexuelles et je les juge pas mais je voudrais arriver à vous faire comprendre la différence entre un acte d'adultes consentants et ce qu'il m'a obligé à vivre. J'ai appris depuis que cet acte est lui aussi considéré comme viol puisque 'il y a une pénétration de mon corps par un corps étranger et contre mon gré. Cette connaissance de la loi me permet petit à petit de reconquérir l'horreur de mon histoire, je ne me donnais pas le droit de souffrir puisque je n'étais pas toujours violée mais « utilisée ». Voilà où on en arrive quand on essaye de sortir de l'enfer et que l'on culpabilise à mort...

Les pires souvenirs de ces treize années sont là, dans cette cave. Il y avait une telle liberté et une telle impunité, cela durait tellement longtemps, il y avait une telle mise en scène et il me demandait une telle participation que c'était devenu l'horreur totale et absolue. Suite sans fin d'atrocités. Le pire de tout, à la lumière, en voyant les détails de chaque viol, il ne me laissait jamais fermer les yeux, au contraire, il me tirait par les cheveux et amenait ma tête là où il voulait qu'elle soit. Je crois que voir ainsi ce qu'il me faisait était encore pire que ces viols rapides au coin d'un couloir, c'était du vite fait, vite débarrassée... Je n'avais absolument aucune échappatoire, j'étais totalement et sous tous les angles à sa merci. Je n'aimais déjà pas voir mon corps nu, mais le voir, lui, nu aussi, le regarder, l'admirer, l'utiliser dans tous les sens du terme, en m'obligeant à participer à ces actes odieux, parfois plusieurs fois de suite ou plusieurs fois dans la même journée, se rattrapant des moments où il n'avait pas été là, quelle abjection et quelle torture innommable! Pour ces moments-là, ma mémoire n'a pas failli, elle n'a rien oublié, tous les sens sont rappelés et



fonctionnent bien pour tous ces souvenirs. Être devenue une chose sans âme, un objet, je ne manifestais rien. Quelquefois, j'arrivais à ce que mon esprit ne soit plus là, mais ce n'était que de rares répit. Le plus souvent je supportais ces violences et ces souffrances sans broncher, lucide et loin à la fois, comme si c'était une autre que possédait cet homme. J'ai eu tellement mal, parfois, que mon esprit l'a oublié, mon corps, aujourd'hui, se souvient parfois de ce qu'il a vécu et un éclair de douleur fulgurante me parcourt. Je ne sais pas pourquoi cette souffrance physique si violente et si forte s'est évanouie en partie de ma mémoire, je pense qu'elle devait être insupportable et qu'il fallait cet oubli partiel pour survivre. Un court-circuit salutaire, en somme !

Je serai engluée toute ma vie par ce sperme qui aurait dû être la semence de la vie et qui peu à peu devenait pour moi celle de la mort. L'odeur de la cave, de son sperme, ce dégoût, cette abjection, cette envie de vomir rien que d'y repenser, essayer de se frotter la peau à se l'arracher pour enlever cette souillure, comment pourrais-je oublier cette douleur sourde et permanente? Cette envie de hurler et de frapper? Ou à défaut accepter d'arriver à vivre avec. Se sentir une prostituée par tous les pores de la peau et du cerveau. Vivre en se frottant et se lavant pour essayer de se débarrasser de ces éclaboussures. La négation totale de l'être humain, de son identité propre Devenir un jouet sexuel avec tout ce que cela comporte, mais pas à cet âge! Je n'avais que quinze ans et aucune envie de subir ces monstruosité. Cette souffrance psychique était telle que j'en oubliais la souffrance de mon corps et pourtant ... Elle aussi était là !

J'ai cru devenir folle. Je crois comprendre maintenant que plus je lui résistais en ne pleurant pas, en ne lui demandant jamais rien, plus je lui renvoyais une image en quelque sorte d'indépendance qu'il supportait très mal. Il avait (il a) un besoin maladif de se sentir « le maître », il est hors de sa perception que l'on puisse se passer de lui, c'est pourquoi je crois qu'il me faisait payer cher le fait que si mon corps lui appartenait mon esprit, lui, ne lui a jamais appartenu. Résistance silencieuse, mais résistance quand même! Enfin, je le crois.

Ma mère ignorante de tout, elle avait d'autres problèmes, m'envoyait avec lui « l'aider à ranger la cave ». Avec mes trois frères et la maison à s'occuper, elle ne pouvait le faire et me « déléguait ses pouvoirs ». Si elle savait de quelle délégation j'avais hérité!!... Je me sentais d'autant plus une prostituée qu'à chaque fois que j'avais besoin d'une paire de chaussures, d'un cartable, d'un anorak, d'un pantalon, je savais que tout achat était subordonné à une descente à la cave (aux enfers).

J'étais toujours horriblement habillée, mal fagotée et j'en souffrais beaucoup à double raison. Dans ma classe, j'étais la seule à n'avoir jamais eu de « jeans » ou de baskets, d'autre part je ne me voyais pas habillée différemment par peur de risquer encore autre chose, d'attirer les regards. De toute façon il laissait peu d'argent à ma mère se gardant la part du lion pour lui tout seul.

Maman avait du mal à joindre les deux bouts, et faisait souvent passer mes frères avant moi, cela ne me faisait même pas rechigner, ma mère ne gardait rien pour elle. Quand maman devait m'acheter quelque chose, il fallait qu'elle lui demande de l'argent, il était donc forcément au courant. Il était maintenant assez bien assis socialement et avait une certaine respectabilité vis-à-vis de ses clients comme des voisins. Il aidait beaucoup financièrement sa propre famille, il avait « réussi ». Cette

image qu'il présentait à l'extérieur rendait encore plus improbable le fait que « je crache le morceau ». Qui m'aurait crue? Il avait même poussé le vice jusqu'à me reconnaître et je portais maintenant son nom, je lui appartenais donc totalement.

Comment aurait-il pu être soupçonné de quoi que ce soit ? Lui qui s'occupait de moi comme de sa propre fille, il m'avait donné son nom, en fait, il s'était approprié ma personne officiellement sans me demander mon avis et pourtant à l'époque j'avais déjà douze ans. Il est bizarre que ma mère ne m'ait même pas posé la question !! Encore un pourquoi de plus !

C'est à partir de seize ans que je l'ai accompagné quand il faisait des foires expositions. Il me « déguisait » en hôtesse, pull-over col roulé moulant rouge, vu ma poitrine, on ne voyait qu'elle, mini, mini-jupe rouge également ras la culotte. Tout ce que je haïssais du plus profond de moi car cela « collait » parfaitement à l'idée que je me faisais de moi: une putain, une poupée prête à offrir à n'importe qui (il s'en serait bien gardé car il était maladivement jaloux), une pièce d'exposition offerte aux yeux de tous. Peut-être officialisait-il le fait que je sois « baisable », qu'il puisse avoir envie de moi, comme les autres ? Devant tous il me prenait par les épaules et annonçait avec fierté : « c'est ma fille ». Si je l'avais vraiment été, il ne m'aurait pas exhibée ainsi. Heureusement que cela ne s'est pas produit très souvent, je prenais prétexte de mes études, elles avaient bon dos, pour ne pas l'accompagner dans ces week-ends de foire. C'était le seul motif valable pour avoir la paix car ma mère dans ce cas-là me soutenait.

Lors de ces déplacements, il prenait une chambre d'hôtel où il pouvait enfin me posséder et le mot n'est pas trop fort, il représente peut-être plus que tout autre ce que j'ai subi, je ne m'appartenais plus, il me possédait, c'est vrai. Quelle tranquillité pour lui, aucun souci d'être surpris, la liberté totale pour cet esprit malade et la prison la plus totale pour moi pendant ces nuits de tortures. Ce malade avait une vie sexuelle débordante et pouvait jouir plusieurs fois par nuit, donc par là même me violer aussi plusieurs fois lors de cette même nuit d'hôtel. Quel sentiment de colère, de rage, de vengeance, de dégoût et de remords pour n'avoir encore pas su se défendre, se sentir une putain par tous les pores de la peau et de la raison. Le lendemain il fallait être souriante, accueillir les clients, soutenir les regards lubriques (que je ne soutenais pas d'ailleurs, je devenais aussi rouge que mon pull). Avoir l'air !

Toute ma vie, j'ai eu l'impression d'avoir l'air.... D'être heureuse, détendue, forte, équilibrée, serviable, très occupée. À force d'avoir l'air, on ne sait plus qui l'on est vraiment. Le regret de ne pas avoir, comme tout le monde ou presque, une famille unie qui aime comme on doit aimer un enfant, sans le souiller, sans le salir, sans le violenter ni le violer, sans le détruire, mais avec tendresse et avec Amour. Savoir le guider, le conseiller, lui donner confiance. Savoir lui expliquer la vie, pas la lui faire subir. J'ai toujours été très affective, peut-être est-ce un câlin interprété autrement par un esprit malade qui a tout déclenché. J'ai beaucoup souffert du manque apparent d'affection de mon entourage, j'en avais tant à donner ! Ce sont essentiellement mes frères qui en ont profité à cette période et ils me la rendaient bien.

Dès que quelqu'un m'accordait un peu de tendresse ou d'attention, je m'en emparais comme d'un trésor incomparable. Ce qui faussait toutes mes relations

avec les autres qui avaient peur de sentir le grappin qui se posait sur eux, puis j'avais du remords. M'aimerait-il, m'aimerait-elle encore s'il ou elle savait ce que je suis vraiment? Je me sentais seule, si sale, sincèrement incapable de mériter la confiance de qui que ce soit. Je me dévalorisais constamment, ce qu'on a pu prendre à cette époque pour de la timidité n'était que le profond mépris que j'éprouvais pour moi-même, incapable de me faire confiance, je n'allais pas en plus me mettre en avant.

Paradoxalement c'est peut-être ce qui me poussait au lycée à avoir l'air heureuse et détendue, je ne voulais pas que l'on devine quoi que ce soit et je m'en donnais les moyens. Je m'étais fabriqué une épaisse carapace, une armure extérieure.

Cela faisait à peu près un an que je vivais avec ma mère quand un jour elle m'emmena voir un gynécologue. J'étais terrorisée. Qu'allait-il me faire? Qu'allait-il voir? Il m'a expliqué comment me mettre sur sa table d'examen (bien faite par des hommes pour que des femmes s'y installent!), position fort humiliante et inconfortable, j'étais aussi contractée que lors des rapports avec mon beau-père. L'examen, bien entendu, fut douloureux et parut durer une éternité. Je n'avais qu'une peur, c'est qu'il dise que je n'étais plus vierge (et depuis longtemps!) à ma mère. Comment réagirait-elle ? Je ne sais pas ce qu'il lui a dit, il m'a fait sortir après mon examen et a discuté seul avec elle. J'étais à la fois anxieuse et outrée. Comment pouvait-il se permettre de m'exclure de la conversation, alors que c'était moi le sujet principal, c'était de mon corps dont il était question ? Je ne sais donc pas ce qu'il lui a dit. Ma mère ne m'a parlé que de choses banales, je n'ai vraiment rien su de cet entretien. Cela aurait pourtant pu être une bouée de sauvetage!! La seule chose dont je suis sûre, c'est que cette visite qui aurait pu servir de tremplin à ma mère pour me parler de mon corps, n'a pas servi à améliorer nos rapports à toutes les deux. Je n'ai pas appris plus de choses ! Si, pardon, j'allais oublier! J'avais des ovaires de jeune fille, fragiles (sic), contractés (re-sic), et c'était pour cela que j'avais chaque mois des règles douloureuses. Quand j'aurai des rapports avec un homme(re-re-sic!) et que je prendrai la pilule, tout se résorberait.

Mes études suivaient leur cours tant bien que mal, avec un parcours sinueux, enfin bonne élève en cinquième et en quatrième, je suis passée en troisième lorsque je suis venue m'installer chez ma mère. Je n'avais pas le temps matériel de m'occuper de mes études entre les cours eux-mêmes, les promenades des petits frères, les courses à faire, les « rangements » à la cave où il fallait de temps en temps effectivement décharger des camions, la maison où j'aidais un peu maman et la chasse au petit moment tranquille, où personne ne me dérangerait! Vaine espérance !

Quelle course, il fallait caser les devoirs au milieu de tout ce brouhaha. Malgré tout j'y arrivais, la nature m'ayant fait don d'une très bonne mémoire (à double tranchant d'ailleurs).

Un sentiment très fort d'insécurité domine cette période. Il profitait (en plus de la cave, bien entendu!!) des instants où je me retrouvais enfin seule à la maison. Je n'arrivais jamais par exemple à prendre un bain tranquille, la salle de bains ne fermait pas à clé et je faisais très attention quand je rentrais dans la baignoire d'être bien seule. Il avait le « chic » pour arriver à ce moment-là.

C'est affreux de se sentir aussi vulnérable, examinée de la tête aux pieds comme du bétail ou une esclave. Ses regards me mettaient extrêmement mal à l'aise, je me trouvais encore une fois en position d'infériorité, ils me salissaient. Il se mettait en face de moi et essayait de discuter avec moi. En fait, je m'enfermais dans un mutisme provocateur et son dialogue se transformait rapidement en monologue. Je devais comprendre, être une grande fille raisonnable, c'était pour mon bien (?) qu'il me faisait ces choses, de toute manière je devais bien aimer cela, au moins autant que lui, il en était sûr ! Il me donnait des détails sur mon corps au moment des viols qui auraient pu semer le doute. Le temps passait, je devais bien sortir de la baignoire, j'avais beau lui demander de sortir, bien entendu, il n'en faisait rien, il en profitait pour me caresser les seins, quand son plaisir venait, il me violait une nouvelle fois, une de plus. Je n'avais plus, après, qu'à retourner me laver, essayer d'enlever sa souillure.

Peur. Cette peur me colle autant que le dégoût. Peur de se regarder, peur de le croiser, peur d'avoir à descendre à la cave, peur de savoir, peur du jugement, peur du réveil la nuit, peur des cauchemars, peur de la solitude, peur d'aimer, peur du rejet, peur que les autres sachent.

Peur solitaire et glaciale

PEUR.

Il est très difficile de décrire ce que l'on ressent. Je n'ai jamais vécu une période aussi noire que ces cinq années de quinze à vingt ans. J'étais séparée par six cents kilomètres de ma grand-mère que j'aimais, qui était le seul élément stable autour de moi et qu'aurais-je pu lui dire ? Il faisait vivre sa fille !! Comme j'avais besoin de retrouver de l'affection, j'étais littéralement en manque !!! J'avais dix-sept ans quand je me suis « accrochée » à mon professeur d'histoire-géographie.

C'était une femme amicale, ouverte, qui ne prenait pas les élèves pour des imbéciles, mais pour des êtres responsables, une trentaine d'années, très sportive. Ce point commun nous rapprochait, je me suis beaucoup investie dans le sport pour essayer d'évacuer un maximum de choses en transpirant dans un cent mètres. Dans la journée en dehors des cours, j'étais toujours sur un terrain de sport comme je l'ai dit plus haut. Cela me permettait aussi d'être le moins possible chez moi donc de ne pas avoir à le subir.

Petit à petit j'ai gagné son amitié. Ce fut ma bouée de sauvetage. Elle s'était attachée à moi autant que moi à elle. L'important est que nous nous sommes rencontrées, nous avons fait du sport ensemble. Puis un jour, une année après, elle me proposa de venir avec elle pendant les vacances de pâques. D'autres élèves venaient aussi, nous serions dans une maison qu'elle et des amis louaient chaque année pour faire du ski de randonnée. C'est grâce à cette proposition que j'ai découvert la montagne. Trois sorties de ski m'ont un peu débrouillée, et à nous les grands espaces. Je passe sous silence les multiples difficultés rencontrées pour que je mène à bien ce projet.

Il a fallu qu'elle vienne personnellement rencontrer ma mère et mon beau-père. Ils ne voulaient pas me laisser partir avec elle le week-end pour apprendre à faire du ski. Je savais bien les raisons qui poussaient mon beau-père à me garder près de

lui, il devait avoir très peur que je puisse partir. Et si c'était définitif ? Et si je parlais ? De plus il était jaloux, il ne voulait surtout pas me « partager » avec quelqu'un d'autre. Ce séjour qui a pu se faire a été ma première liberté. J'ai découvert beaucoup cette année-là. La montagne, le ski, la neige, la camaraderie, la communauté (nous étions une trentaine), la gentillesse, l'affection, le bonheur.

La liberté.



## TROP C'EST TROP!

Entre temps, nous avons déménagé à l'extérieur de l'agglomération. Je faisais à peu près trente à quarante kilomètres par jour à vélo pour aller au lycée et en revenir. J'ai donc eu mon premier vélo à dix-sept ans (mieux vaut tard que jamais!!!!). Ce changement donna lieu à une autre forme de persécution. J'ai enfin eu une chambre pour moi seule. Ce n'était pas vraiment une chance, n'ayant plus sa cave préférée, il se rattrapa différemment.

Je me faisais parfois « coincer » dans la journée, mais cela devenait plus rare. Il venait me réveiller au milieu de la nuit, me plaquait la main sur la bouche et me violait dans mon lit, prenant toujours soin de ne pas éjaculer en moi, mais sur moi ou sur les draps. Je ne pouvais pas, après, me lever pour aller me nettoyer car j'avais peur de réveiller ma mère, je devais donc finir la nuit engluée au fond de mon lit, recroquevillée dans un coin de peur qu'il ne revienne une autre fois (ce qu'il a fait parfois).

Avoir le sommeil coupé ainsi, être réveillée dans la terreur m'a beaucoup marquée. J'en ai fait des cauchemars très longtemps. C'est un des rares moments où l'on se laisse aller complètement, le cerveau n'est plus sur ses gardes. Puis essayer de se rendormir après avoir subi un viol de plus, être poissée, sale, ne pas pouvoir se laver, se rendormir dans des draps souillés. Se mettre en boule dans un coin pour avoir l'illusion de se protéger.

Mon corps avait bien sûr définitivement changé, extérieurement, c'était celui d'une femme, intérieurement, ce n'était qu'une gamine complètement brisée et déboussolée. Visiblement, malgré le changement de mon corps, je continuais de l'attirer physiquement, il aurait pu être malade au point de ne pouvoir avoir des rapports qu'avec de jeunes enfants. Absolument pas !!! Je n'avais « qu'à » subir des viols répétés au lieu des abominations précédentes de la cave. C'était moins pire ! Il était de nouveau obligé de voler le temps, les instants où il abusait de moi et il n'avait plus la possibilité de mise en scène.

J'étais à un âge où ce que je ne savais pas sur la sexualité et la « normalité » des relations entre sexe opposé, je pouvais le lire, le découvrir partiellement, même si je n'avais pas d'amies intimes, je discutais avec des copines de ma classe et je me rendais maintenant compte de la différence flagrante existant entre ma vie et celle des autres. J'ai réalisé pleinement le cauchemar de ce que je vivais depuis des années. C'est à ce moment que j'ai pu mettre des mots sur les violences que j'avais subies. Je me sentais d'autant plus différente que 17 ans, c'est l'âge du flirt, de la découverte des garçons, de ce jeu en demi teinte de la recherche de l'autre sexe.

Je n'ai pas connu cette adolescence dont on parle tant, j'étais enfermée volontairement par un malade dans une relation destructrice de rapport de force, qui n'était pas à mon avantage. Ce que je connaissais du sexe masculin n'était pas suffisamment engageant pour que j'aille à la pêche d'autres spécimens de la même espèce. Je préférais comme je l'ai exprimé auparavant l'image de copine garçon manqué à qui l'on parle même de ses flirts puisque apparemment cela ne l'intéresse pas.

Il est difficilement réalisable pour une personne extérieure à cette situation de comprendre les liens invisibles qui retiennent victime et bourreau. Celui qui tient le rôle du bourreau prend toutes les précautions nécessaires pour que son scénario se déroule du mieux possible, en général personnage manipulateur, il commence par écraser systématiquement toute velléité de rébellion ou simplement de résurgence de personnalité; puis la victime devenant l'objet idéal, il fait bien attention à la maintenir dans ce rôle.

Cela peut se faire par des mots, insidieusement répétés, qui enfoncent le clou de la culpabilité par exemple: "**Tu** vas faire pleurer ta mère, **tu** vas lui faire de la peine, **tu** ne devrais pas faire cela !!!". Et puis **tu** vois bien que **ton** corps répond au mien, c'est **toi** qui **te** déshabilles, c'est donc que **tu** aimes ce que l'on fait". Cela se fait aussi par des actes dégradants comme me faire mettre à genoux devant lui pour être bien sûr qu'il me tenait en son pouvoir. Cela peut être aussi une situation quotidienne où à vingt ans je ne pouvais toujours pas aller au cinéma sans en demander la permission une semaine à l'avance et ne pas connaître la réponse jusqu'au jour J. C'est sans compter le rabaissement moral quotidien, tu es nulle, tu ne vaux rien, tes notes c'est de la merde, tu es moche, et j'en passe. Donc, au fond de moi, très profondément, j'étais nulle...

Qu'il ait commencé à me violer si jeune lui assurait un pouvoir certain, il n'avait pas l'intention de le fragiliser bien que je grandisse. Quand il me rappelait les réactions totalement incontrôlables d'un corps que je haïssais (pointes des seins qui se durcissent lors de caresses appropriées...par exemple), je me sentais honteuse, coupable comme si ce qu'il disait était la vérité; il était très habile à semer le doute dans mon esprit et à maintenir son emprise de cette façon. D'ailleurs à ce moment-là, c'était la vérité pour moi, la culpabilité était profondément ancrée en moi. Et encore maintenant malgré tout et la raison revenue ! Je ne me doutais en aucune façon avoir droit à un statut de victime malgré les souffrances.

Il est évident que lorsque Monique a commencé à s'intéresser à moi, en toute innocence, elle a été mal accueillie. Je comprends moins dans ces moments la réaction de ma mère. Bien sûr elle me laissait partir le moins possible car je me rendais compte depuis que nous avions déménagé, que je l'aidais en restant à la maison. Fait-on des enfants pour avoir le droit de les utiliser en remplacement de tout ce que l'on n'a pas le temps d'assumer soi-même comme tâches?

Il n'était pas rare que je décharge des camions entiers de cartons de matériel avant d'aller en cours le matin. Le chargement pouvait représenter jusqu'à trois ou quatre tonnes de marchandises en cartons de dix à douze kilos. Cela fait tout de même un certain nombre de cartons!! J'ai maintenant des épaules bien larges!!! Je me souviens d'une fois où égoïstement (?), bien que ma mère soit malade, je suis quand même allée faire du ski. Encore une fois, coupable de laisser ma mère seule, malade, avec mes trois petits frères, puisque même le week-end il n'était pas forcément là. Je me disais à ce moment-là égoïste, mais je me rends compte en analysant cette période sombre que si je ne m'étais pas ménagé ces rares moments de liberté où je vivais autre chose que l'enfer, je n'aurais peut-être pas pu tenir aussi longtemps et j'aurais vraiment mis fin à ma vie n'y voyant pas d'issue. Pourtant sur l'instant je me reprochais beaucoup d'avoir laissé ma mère.



Voilà l'exemple d'une des culpabilités dont je parlais à un moment, culpabilité de ne pas avoir assez « porté » ma mère. Avec le recul, non seulement je n'en voulais pas vraiment à ma mère mais en plus je m'en voulais de ne pas en faire encore plus pour être présente et efficace, le monde à l'envers, comme toute ma vie d'ailleurs....

Bon sang !!!, il faudra bien un jour que je cesse de me reprocher toutes ces choses qui n'étaient pas faites pour moi et que pourtant j'ai encore l'impression d'assumer et d'en prendre la responsabilité. Je ne pouvais pourtant pas être à la fois la mère et l'enfant !!

Avais-je seulement été une enfant? J'en ai si peu de souvenirs !!

Le reste est devenu tellement envahissant que peu de bons moments revivent encore dans ma mémoire.

Que n'aurais-je pas donné pour au moins une fois pleurer dans les bras de ma mère, pour lui confier ma détresse : " Maman, j'ai mal, je souffre atrocement, je n'en peux plus! ". Les mots n'ont jamais dépassé le stade de la pensée, combien j'aurais voulu les formuler. Le rêve de se faire dorloter, cajoler, aimer comme mes frères. Se reposer sur elle et non l'inverse !

Pouvoir craquer, faiblir, voilà tout ce que je demandais alors que j'offrais de moi une image dure. Ma mère me dit encore maintenant : "C'est vrai, tu ne pleurais jamais!". Qu'il m'en a coûté d'être ainsi, ce n'était pas l'envie qui m'en manquait, puis je me ressaisissais et repartais au combat puisque c'en était un.

La vie contre la mort.

La force contre la faiblesse.

La tendresse contre la violence.

La reconnaissance, l'identité contre l'inexistence.

Pour moi ma vraie vie a commencé à vingt ans, je suis donc toute jeune !!

Je n'ai que quinze ans!!

Moralement par contre ce fut très dur après le déménagement. Les viols que je subissais, en prenant une relation physique différente, changèrent beaucoup ma personnalité. J'étais maintenant considérée comme une "femme", donc pénétrée différemment (anus et vagin "seulement") quand il y avait pénétration; mais ce que j'ai encore plus mal vécu est autre. Quand il avait fini de m'agresser, de me violer, il sortait de mon lit pour rejoindre ma mère dans le sien de l'autre côté de la cloison. Pour me narguer il avait des rapports sexuels avec elle juste après moi, il nous « possédait » toutes les deux, l'une après l'autre. Moi étant réveillée (et pour cause), je l'entendais et j'en étais malade autant pour moi que pour ma mère.

Quelle satisfaction pouvait-il avoir de posséder ainsi la mère et la fille? Surtout qu'il ne se gênait pas pour tromper ma mère quand il partait en déplacement! Pourquoi?

Toujours pourquoi ma mère, elle, ne l'entendait pas quand il venait dans ma chambre en pleine nuit? D'autant plus que changeant elle-même mes draps, il me paraît impensable qu'elle n'ait pas remarqué ces taches de sperme, elle, étant femme savait bien ce que c'était, et ce n'est pas arrivé qu'une fois, cela a duré trois ans.

J'étais très partagée dans mes sentiments vis-à-vis de ma mère. Bien qu'elle ne m'ait pas vraiment élevée, je l'aimais beaucoup (je l'aime toujours autant, elle aussi a souffert), elle avait une vie très difficile. Les trois-quarts du budget, il se les réservait, il fallait donc qu'elle se débrouille avec le reste qui partait essentiellement pour mes frères, c'était **Ses** enfants, moi non.

Elle devait s'occuper de la société qu'ils avaient créée ensemble, mais dont tout l'administratif lui incombait. Elle avait, bien entendu la maison à s'occuper, il était hors de question qu'il lève le petit doigt pour l'aider. Puis arriver à supporter les humeurs de son mari! Il était très irritable et violent. Les repas étaient particulièrement un morceau d'anthologie! Une atmosphère à couper au couteau. Les petits ne devaient pas faire de bruit, lors d'une conversation anodine, s'il lui semblait soupçonner de ma part un début de "mouchardage" et il me jetait des regards furibonds qui me faisaient froid dans le dos. Je savais alors peu après ce qui m'attendait, pour qu'il remette bien son "sceau" de propriété sur moi.

Elle le soupçonnait à raison de la tromper, nous en avons eu confirmation quelques années plus tard Maman était une personne qui n'aimait pas les conflits or les seuls qui étaient ouvertement exprimés la concernaient. Autant je n'arrivais pas à me défendre, autant je trouvais des trésors de rébellion et de colère quant à ma mère. Je ne pouvais pas supporter la manière dont il la traitait, comme une bonne ou une esclave. Je trouvais là une manière d'exprimer mon ressentiment vis-à-vis de lui car lorsque je me mettais en colère je provoquais des altercations très violentes, je n'avais pas de limites dans mes paroles. Pour ne pas me mettre en péril car elle le savait violent, elle finissait par prendre son parti contre moi et cela me mettait dans une rage folle de la voir ainsi se rabaisser et se transformer en carpette, en esclave. Alors que je fonctionnais d'une manière identique, je ne pouvais pas accepter qu'elle, adulte, puisse réagir de la même manière. Elle aussi avait peur, de lui et de sa violence. Pourtant, histoire différente mais engrenage semblable.

Je comprends mieux maintenant ma colère, je réagissais par rapport à moi. Je ne faisais ni plus ni moins que reprocher à ma mère ma propre attitude, elle faisait comme moi, le dos rond, laissait passer l'orage, même si les situations vécues n'étaient pas identiques, les réactions, elles, l'étaient. L'âge, non.

Ma mère a souvent réfréné ses envies de mise à plat ou de départ parce qu'elle était coincée par sa vie matérielle. Elle avait travaillé pour mon beau-père pendant des années sans être déclarée, cela se retournait contre elle puisque du coup elle n'était plus censée avoir d'expérience professionnelle, alors qu'elle avait continué à pratiquer son métier. Raisonnablement, comment partir de chez soi sans travail, sans appartement, sans moyens de subsistance, avec quatre enfants et en plus sans amis pour vous soutenir dans votre démarche. Ma mère n'avait et n'a pas assez de force de caractère, de confiance en soi pour affronter les situations difficiles. Il faut ajouter que l'environnement social ne prêtait guère à ce genre de démarches. Les associations et foyers existants étaient très peu nombreux ; Il faut

se remettre dans l'ambiance des années soixante-dix, soixante-quinze. L'émergence d'un certain nombre de problèmes concernant les femmes se faisait progressivement

Maman n'a jamais rien su, certainement à un moment a-t-elle eu des doutes, elle a dû les enfouir au plus profond de son subconscient pour que de toute façon ils ne la dérangent pas. Cela rejoint ce que j'ai dit au début de mon livre. Il est plus facile de se fermer les yeux que d'affronter la réalité dérangeante. Aujourd'hui, je ne lui en veux pas, pourtant à des moments je suis sûre que je l'ai haïe, je lui en voulais de ne rien voir et de ne rien entendre, d'autant plus qu'il ne prenait pas toujours des précautions pour se cacher. Et puis je ne pouvais toujours pas me reposer sur elle, c'était l'inverse qui se produisait. Porter et protéger sa mère pendant des années est anormal pour un enfant.

À vingt ans des liens d'amitié réelle s'étaient noués entre Monique, mon prof, et moi.

Un jour, j'avais décidé de me supprimer, le trop plein débordait, après avoir longuement réfléchi, je ne voyais pas d'issue à ma vie, le poids à porter était trop lourd et je voulais le déposer, je n'en pouvais plus. Mon désespoir était trop profond et si prenant! Les relations que mon beau-père m'imposait en devenant quasi quotidiennes, voire plus, n'étaient plus supportables. Pourtant les tortures sexuelles en elles-mêmes étaient « moins pires ». Je ne subissais que ce que des millions de femmes subissent régulièrement, une fréquence d'abus, des viols répétés plusieurs fois par semaine. J'ai l'impression de dire que ce n'est rien, détrompez-vous le trop plein de tortures fait relativiser des faits, les banalise, mais n'en supprime pas ni l'importance ni le retentissement profond que l'on en a, c'était seulement moins pire qu'auparavant.

Il ne faut pas croire qu'en disant un viol « simple », je ne souffrais pas, j'ai l'impression de l'avoir tellement dit, mais je ne le dirais certainement pas assez puisque la première personne à convaincre de l'anormalité des faits que je vivais, c'est moi !

Je n'avais plus ce laps de temps de quelques jours pour me permettre de me ressourcer ailleurs, dans mon temps lycéen, le seul qui soit vivable, riche de bonnes choses.

Les rapports que mon beau-père m'infligeait presque toutes les nuits voire plusieurs fois par nuit m'étaient devenus invivables, je n'étais plus une toute petite fille, je savais la portée de ses actes et l'interdit qu'ils représentaient, pourtant je n'avais pas trouvé la force de les refuser ces actes immondes, mon silence pesant ressemblait de plus en plus à une chape de plomb qui peu à peu m'étouffait lentement mais sûrement. Moi aussi, comme ma mère, je manquais du courage nécessaire pour prendre ma propre vie en main, les obstacles me paraissaient totalement insurmontables.

En venant ainsi plus fréquemment, mon beau-père avait dépassé le seuil limite du supportable. Pourquoi cette fréquence soudaine de violences. Avait-il senti que je m'éloignais en grandissant? Il devait se rendre compte que sa main mise sur moi ne durerait plus très longtemps. Pensait-il, en mettant quotidiennement son sceau de propriété sur moi, et en me le martelant si régulièrement, que je lui appartiendrais

plus, qu'ainsi je ne pouvais même pas imaginer partir? En fait, il a fait basculer le peu d'équilibre qui me restait encore et cela s'est enfin retourné contre lui. C'était une période où il ne faisait presque plus de déplacements, c'était aussi une explication, plus simple.....

Un jour, donc, je suis partie le long de l'Isère, avec l'intention réelle de me jeter dans l'eau. Je voulais vraiment en finir. Je suis restée les pieds dans l'eau glacée pendant un temps infini, qui m'a paru interminable. Cette attirance de l'eau, cette fascination était vraiment extraordinaire: LA SOLUTION. Le lavage intégral, intérieur et extérieur. Les tourbillons d'eau grise étaient forts et tentants, rien que les remous m'auraient noyée.

Étonnamment, autant moi que d'autres, j'ai essayé de me supprimer, de me tuer alors qu'une personne objective, non prise dans cette spirale essaierait plutôt de supprimer la cause du mal : Lui. Je pensais à me tuer, pas à tuer l'autre, ou alors d'une manière fugace. Mon profond sentiment de culpabilité y était certainement pour quelque chose, je me retournais ma propre haine et mon propre mépris, je ne valais rien. Je m'en voulais de ne pas avoir plus de réactions au quotidien face à lui, de me laisser faire, je n'étais bonne à rien; même ma mère me le disait.

J'étais certaine de soulager tout le monde par ma disparition. Je n'aurais plus de reproches à entendre ni à me faire. Cela semblait si simple. Il suffisait de se laisser couler, doucement, tranquillement. On ne m'aurait peut-être même pas trouvée. Et puis l'eau définitive, la mort, m'aurait enfin lavée de ma souillure intérieure. Un grand nettoyage par le vide.

Je n'ai pas pu. Je n'ai pas eu le courage de me supprimer ce jour-là. C'était peut-être trop simple en fin de compte. Je savais trop bien nager. Combien j'ai pleuré sur ma lâcheté. Ce n'était pas fait pour me remonter le moral, loin de là. Je me trouvais encore plus bonne à rien, puisque je ne pouvais même pas réussir mon suicide, ma sortie de ce monde pourri, correctement. En quittant les bords de l'eau, je suis allée voir Monique directement, je ne pouvais quand même pas rentrer chez moi. J'ai enfin eu un peu de chance, elle était là.

Voyant mon visage, elle a compris tout de suite que je n'allais pas bien du tout, sans imaginer quel paquet de linge sale j'allais déposer. J'ai craqué. Je lui ai dit que cela faisait treize longues années que mon beau-père me violait. Elle a eu un sursaut de révolte, mais elle m'a cru d'emblée, j'ai su plus tard qu'elle se doutait que ma vie n'était pas simple, elle avait remarqué mon attitude vis à vis des garçons et sentait confusément quelque chose. Je n'ai pas pu tout dire puisque encore maintenant je ne peux qu'écrire, mais j'en ai dit suffisamment pour qu'elle réagisse vivement, très en colère contre mon beau-père, elle n'a pas mis ma parole en doute un seul instant.

J'ai lu sur son visage divers sentiments: étonnement, colère, pitié, tendresse, profonde amitié et soutien; mais pas ceux que j'attendais avec anxiété: rejet, mépris, que je me renvoyais constamment. J'ai eu confiance en elle, mais en même temps n'ayant jamais rien dit à qui que ce soit, j'étais terrorisée, tétanisée, un bloc de contractions. Elle ne m'a pas dit: c'est un mensonge, ce n'est pas possible. Elle ne m'a pas fait de reproches. Je ne me suis pas sentie rejetée comme une salissure. J'ai craqué, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Pour la première fois, je

pleurais enfin sur moi, à ce moment j'ai pu avoir pitié de moi-même. Simplement elle était là, présence tendre et ouverte, oreille comme je n'en avais jamais eu. J'étais enfin reconnue comme un être humain et une victime souffrante et non un être abject, mais surtout comme une victime

La lézarde dans le mur du silence s'élargissait, devenait une profonde crevasse.

Treize ans de secret destructeur, rongant. Le plus difficile est le premier pas. On vit pendant le temps de l'inceste avec une peur incessamment présente: si on le découvrait, mon sale secret bien gardé? Peur de se retrouver en accusée, comment as-tu pu faire une chose pareille ? Quelle erreur ! Si j'avais pu être informée plus tôt du crime que lui, avait commis et non pas moi, ma vie aurait peut-être, et je dis bien peut-être, été différente.

Monique m'a calmée, elle m'a promis qu'elle n'en parlerait pas à ma mère ce que je redoutais, puis nous avons discuté un peu plus calmement. Ce que je lui en ai dit lui paraissait d'autant plus inattendu qu'en cours et en sa compagnie, j'étais gaie, vive, souriante, aimable, ouverte, franche. Je débordais de vitalité, je faisais énormément de sport. Beaucoup de points qui nous avaient rapprochées. Mes dérivatifs en fait à une situation à laquelle je ne pouvais pas faire face.

Nous avons abordé des explications plus approfondies. Je lui ai raconté en gros ce qui m'était arrivé, quand cela avait commencé et ce que je subissais quotidiennement, que je ne pouvais plus supporter ces relations physiques qui pour lui étaient celles d'un amant, pour moi un viol permanent qu'il m'imposait toutes les nuits, voire plusieurs fois par nuit, que cette fréquence de rapports m'était invivable. Je n'ai pas été plus loin car je ne le pouvais pas et de toute façon c'était suffisamment intolérable pour qu'elle comprenne que je ne pouvais plus vivre ainsi. Après un long moment, nous nous sommes mises d'accord pour que je rentre chez moi, que ma mère ne s'inquiète pas, mais il fallait absolument que je parte au plus vite.

Elle m'a donné à ce moment précis, tout ce que j'attendais depuis des années, de l'écoute, de la gentillesse, de la tendresse, de la compréhension, du soutien. Tout ce qui m'avait tant manqué et dont j'étais sevrée depuis si longtemps. Il est vrai que nos rapports étaient compliqués, à la fois prof et élève, mais aussi femme à femme, mère à fille, grande à petite sœur, enfin amies tout simplement. Elle m'a donné une reconnaissance d'être humain à part entière

Trois mois plus tard, j'ai profité d'une absence de toute la famille pour m'enfuir.

Une fois de plus, je gardais la maison. Il n'était pas pensable pour eux qu'on laisse la maison seule, week-end de 14 juillet, ils sont partis profiter de la mer, je restais seule, avec interdiction de sortir, bien entendu!

J'ai pris quelques affaires dans un sac à dos, mon maigre livret de caisse d'épargne, mon nounours et je suis partie. J'ai fait vraiment le mur, j'ai escaladé le portail de la maison. Sans laisser un mot d'explications.

Quand j'y repense, j'aurais voulu voir la tête de ce salaud en voyant la cage vide et l'oiseau envolé quand ils sont revenus.



## LE DEPART

Quelques jours après, Monique, que j'avais rejointe, m'a accompagné chez moi pour que je puisse prendre le reste de mes affaires. De retour, ma mère n'a pas du tout compris mon départ précipité, ma fuite, je sais que mes petits frères étaient malheureux, mais je ne pouvais les voir qu'en retournant chez moi et je ne le pouvais pas !! Ma mère en voulait beaucoup à Monique s'imaginant à tort et à raison qu'elle m'avait poussé à quitter ma famille, elle lui volait sa propre fille !. Elle m'a avoué des années plus tard que si je lui avais dit, elle ne m'aurait pas crue, seule fois où elle a été franche avec moi, j'aurais peut-être préféré le contraire ! Bien entendu elle ne pouvait ou ne voulait deviner les raisons réelles qui motivaient Monique à me pousser à la quitter, heureusement qu'elle était là car je n'avais pas encore mon libre arbitre bien que je sois arrivée à parler, je n'aurais pu repartir de mon propre chef et sans soutien. Je n'aurais pu l'affronter de face.

Je ne sais pas ce que Monique a dit à mon beau-père, mais comme il essayait de me retenir, elle le prit par le bras, ils discutèrent un moment, je l'ai vu devenir blanc comme un linge. Il a su que non seulement il n'était plus le seul avec moi à détenir ce secret, mais surtout que Monique était prête à aller beaucoup plus loin que simplement me protéger en me faisant partir. Il n'était plus maître de la situation. Mais il n'a pas nié, il n'a pas essayé de raconter des mensonges, il a baissé la tête et il est rentré. Seule preuve de sa culpabilité...

J'ai été profondément heureuse de le voir au moins un peu souffrir à son tour et avoir peur. Ce n'était qu'une piètre vengeance par rapport à ce que j'avais pu subir, mais c'était mieux que rien, parmi les amis proches de Monique il y avait un procureur de la république qui a essayé de me convaincre de le poursuivre en justice, il était prêt à m'aider et m'accompagner, à faire les démarches pour moi. J'ai su après que Monique lui avait parlé de moi et qu'il était prêt à mettre la lourde machine de la justice en branle. Il n'attendait que moi. Il me connaissait puisqu'il faisait partie des amis qui était au ski de randonnée pendant ces vacances de Pâques de liberté... J'ai eu d'énormes difficultés pour que mon secret ne soit pas découvert par ma mère, je me suis rendue compte que je l'ai protégée et ainsi que mes petits frères. Alors que maintenant j'allais peut-être m'en sortir, je n'allais pas déstabiliser la vie de quatre personnes et priver mes frères de leur père. Il avait réussi son chantage car c'est la réaction attendue des violeurs d'enfant. Faire comprendre que nous sommes responsables de la destruction de la cellule familiale, nous, non pas lui qui a commis ces actes ignobles ! Par contre je savais qu'à ce moment précis de mon départ, ma mère n'aurait pas pu entendre mon histoire, la sienne était déjà trop dure. Ou elle ne m'aurait pas crue parce que c'était impensable pour elle, ou elle m'aurait cru, mais cela aurait été tellement énorme qu'elle se serait suicidée parce que c'était trop en plus reste pour elle aussi.

Heureusement que Monique m'avait accompagnée. Je ne suis pas sûre que j'aurais été capable de partir une seconde fois. Surtout qu'il était là contrairement à mon premier départ, malgré ma farouche envie de liberté il me tenait bien dans ses filets. Je me sentais complètement liée à lui, sans réactions, presque hypnotisée. Il est vrai qu'il a tout fait pour que je n'existe pas en tant que personne humaine, je n'étais que son jouet, son objet sexuel qu'il pouvait briser à loisir, écraser, dominer,

manipuler. M'avait-il sentie suffisamment fragile? Il a profité de cette faiblesse, de mon innocence d'enfant, de la confiance que petit on a dans l'adulte. A sept ans on ne possède pas le même libre arbitre qu'un adulte, et encore... Celui-ci est censé être une référence. Toute notre enfance on nous montre les adultes comme des modèles, des exemples. Eux savent, pas nous, nous avons tout à apprendre. Nous devons les écouter, leur obéir. J'ai bien obéi, je n'aurais pas dû mais ne le savais pas.

Qu'il est dur d'opposer raisonnement logique et ce que je sens tout au fond de moi. Ma raison me dit que je n'ai rien à me reprocher, que je ne suis pas coupable. C'est **Sa** faute, pas la mienne. Le doute de la culpabilité au fond de moi persiste toujours. Arriverai-je un jour à m'en débarrasser? Je l'espère car il n'a aucune raison d'exister, et il m'empoisonne la vie.

Quand je repense à mon histoire (et avec le recul), je suis étonnée d'être encore en vie, de savoir encore croire en l'humanité, de ne pas être raciste, de ne pas avoir confondu un individu et la race ou la religion qu'il aurait pu représenter, de trouver l'existence belle à vivre. Monique m'a aidée dans cette voie, d'abord en me montrant que l'on pouvait me faire confiance, ce qui m'a rendu mon humanité, puis que je pouvais aussi faire confiance. J'ai découvert beaucoup plus tard que j'avais mis en place une résilience très forte qui m'a sauvée du naufrage de ma vie.

Après être partie de chez moi, elle m'a emmené en vacances avec elle. Je crois qu'elle devait avoir peur de me laisser seule, elle ne m'a pas simplement aidée à partir pour me laisser ensuite me débrouiller seule. Elle a eu beaucoup de mérite de me traîner ainsi derrière elle alors qu'elle-même baignait dans de gros problèmes personnels. Ce n'était pas quelqu'un de préparé à faire face à ce genre de situation, très particulière en fait. Je sais aussi maintenant que la tendresse et la confiance que je lui accordais étaient importantes pour elle. J'étais son dérivatif à ses soucis et la petite sœur qui apporte affection et tendresse, respect et complicité, soutien moral réciproque aussi.

Elle a aussi fait pour moi quelque chose de difficile à assumer, mais qui m'a fait du bien. Avant mon départ de la maison, elle a organisé une petite réunion entre elle, son mari, mon professeur de Français, Nicole, que je connaissais bien, son mari Daniel, notre ami Pierre, le substitut du procureur, et moi. Je pense qu'elle aussi avait besoin de se rassurer dans sa démarche vis à vis de moi en partageant avec les autres ce qu'elle pensait. Elle leur a dit ce que je vivais. Elle connaissait suffisamment bien tout le monde pour subodorer leurs réactions, surtout celles des deux hommes présents.

Lorsque je suis arrivée, j'ai été surprise de leur présence, j'étais terrorisée mais je lui ai fait confiance, pourtant j'étais prête à m'enfuir comme un oiseau effarouché. Elle avait bien fait. Quand j'ai pu constater qu'ils avaient des réactions identiques à Monique, « normales », cela m'a fait un bien considérable. Tout d'abord m'apercevoir que tous les hommes n'étaient pas à mettre dans le même sac, qu'ils pouvaient, eux aussi, condamner un acte, le dire inqualifiable, ignoble, abject, monstrueux, inhumain, enfin eux non plus ne m'ont pas rejetée, je ne devais pas être aussi « sale » que je le pensais. Sans mettre quoi que ce soit en doute, ils ont cru ce que Monique leur a dit et le peu que j'ai pu leur dire ensuite. Ils m'ont énormément aidée dans leur affection sincère et par leur confiance. Nous avons pu



discuter calmement de mon cas, eux aussi ont essayé de me faire porter plainte en m'assurant de leur soutien plein et entier, mais je leur ai expliqué mes raisons profondes, ils ont eu du mal à comprendre mon attitude vis à vis de ma mère, je les ai convaincus, ils m'ont surtout fait confiance et m'ont aidé à faire mon propre choix et à l'assumer tout en le respectant. Il n'y a pas eu de prise en charge en se disant elle ne sait pas ce qu'elle fait, c'était une totale confiance et c'était bien la première fois que cela m'arrivait de toute ma vie. Il fallait que ce soit des « étrangers » qui me fasse cette confiance-là ! J'étais enfin soutenue, reconnue par des adultes sains, d'une manière que je n'avais jamais connue, une victime à part entière, qui a subi l'horreur et n'est coupable en rien de ce qu'elle a subi, surtout subi..

Je suis redevenue un être humain et non plus une chose, un pion sans âme. J'étais capable à nouveau de donner libre cours à mes sentiments, j'ai commencé à prendre un petit peu confiance en moi.

Pendant les vacances d'été où Monique m'a emmenée, j'ai fait des cauchemars toutes les nuits. D'avoir craqué nerveusement, d'avoir rompu mon silence avait créé une brèche dans ma carapace, je me trouvais dans un état de fragilité terrible de m'être tue si longtemps, j'étais hypersensible, un rien me faisait pleurer. Je m'étais contenue pendant tant d'années que les larmes coulaient souvent comme un torrent qui ne tarissait pas. Le lâcher prise total...

J'avais pris l'habitude d'être dure avec moi-même, je n'avais de toute façon guère d'attentions de la part de mon entourage familial. J'étais aussi dure moralement que physiquement. Il m'était arrivé bien des fois de me faire mal, de tomber comme tous les enfants, de m'ouvrir le crâne ou les genoux. Je ne pleurais pas. Quand mon beau-père abusait de moi, parfois brutalement, je ne voulais surtout pas lui faire le plaisir de me voir pleurer, ni de le supplier, cela n'aurait rien changé, de toute façon. Alors je ne pleurais pas non plus

C'est pourquoi cet été-là, mon armure tombée, je ne pouvais que difficilement retenir des flots de larmes, celles-là même que je n'avais pas versées avant. Pour la première fois de ma vie j'avais vraiment pitié de moi-même. Je crois que je commençais à prendre conscience de l'énormité de ce que j'avais vécu grâce à ce que je voyais dans le regard des autres (stupeur, horreur, dégoût, peine...). Que de regrets, de ce que je ne connaîtrais jamais, de ce qui aurait pu être, j'aurais voulu pouvoir refaire une partie de ma vie. Mais ce qui est écrit, l'est à jamais...

Bien que ce soit très difficile, j'avais besoin de parler, et nous avons beaucoup discuté. Elle a été la seule avec mon mari à savoir une grande partie de la vérité avant que je me décide à l'écrire. Je ne pouvais pas parler de certains moments comme les épisodes de la cave car je ne trouvais pas les mots pour les décrire. Je me les disais dans ma tête, mais pour moi ils étaient trop grossiers, trop sales, pour qu'ils passent mes lèvres. J'essayais de trouver des images pour les rapprocher de ce que j'avais vécu, de lui faire comprendre à demi mot. Elle confirmait en reformulant mes phrases qu'elle avait compris mon message.

À ce moment, le soulagement le disputait à la détresse. Je me sentais vulnérable, molle, vidée, morte. J'avais mis tant de tension à construire la solide apparence quand tout allait mal que celle-ci tombée, il ne me restait plus d'énergie..

C'était la première fois que j'avais enfin du temps pour moi, je pouvais faire le point. Je me suis donné le droit de me regarder, de me juger, je n'ai pas été tendre avec moi-même, mais pourtant en regardant de près je trouvais que trop c'est trop, pour la première fois je me suis autorisée à pleurer sur l'enfant que j'avais été ou que j'aurais pu être, sur la toute petite fille qui était prise dans une tourmente démesurée et incontrôlable. Cet accident de parcours ne permettait aucun détour, il fallait que je l'affronte de face et j'en étais bien incapable. Je commence seulement quinze années après à le faire, je ne pouvais donc résoudre tout le problème posé à cette période. Je n'ai fait face à ce moment qu'à une partie de la réalité.

Étant d'un naturel battant, à la rentrée je me suis reprise. Je ne voulais d'aucune aide médicale pour m'en sortir, j'avais décidé que je parcourrai mon chemin seule et que j'y arriverai. Je m'en donnais le temps nécessaire, ce qui comptait était la réussite, atteindre mon but. Toujours aussi tête de mule et dure avec moi-même.

J'ai donc cherché du travail, mes études par ailleurs peu brillantes tombaient à l'eau d'elles-mêmes. Peu à peu je me suis construit un petit équilibre, certes fragile mais existant. Je travaillais dans un magasin de sports ce qui me convenait particulièrement bien, j'étais entourée de jeunes collègues qui ne pensaient qu'à faire la fête et bien entendu je la faisais avec eux. J'ai rattrapé le temps perdu. Ma nouvelle liberté était enivrante, je n'avais personne à qui rendre des comptes. Je suis beaucoup sortie pendant cette période. Je me suis éclatée . J'ai fait un plein d'énergie par la bonne humeur et les contacts avec les autres. Je ne me suis pas du tout repliée sur moi-même à ressasser les mauvais souvenirs, ils n'étaient devenus que cela, des mauvais souvenirs et non plus le quotidien contre lequel se battre. J'ai au contraire fait l'autruche comme s'ils n'avaient pas existé et j'ai pris la vie à pleines mains, remettant à plus tard le bilan des années antérieures!

## LA RECONSTRUCTION ET LE BONHEUR CHÈREMENT ACQUIS

J'ai rencontré l'homme de ma vie peu de temps après. À l'anniversaire d'une de mes amies, je remarquais un jeune fanfaron moustachu, jambe dans le plâtre. Il avait beaucoup d'humour, une voix agréable, une grande gentillesse. Il s'est passé un an avant que je le rencontre à nouveau. Nos chemins se sont alors croisés souvent. Il prit l'initiative de vivre avec moi, il a alors fallu expliquer mon comportement...

Je ne pouvais pas avoir des rapports sexuels normaux avec un homme, je ne les refusais pas mais j'étais immobile, figée et contractée à l'extrême. En fait un rapport ordinaire avec un homme me faisait aussi mal qu'avant avec l'autre salaud car je ne savais pas imposer à mon corps de se décontracter, pas plus qu'avant je ne pouvais lui imposer de ne pas réagir... Il fallait une raison à cela, tant bien que mal je lui ai dit ce que j'avais été violée pendant des années, sans rentrer dans tous les détails. Je crois que ce que je racontais était suffisamment sordide pour qu'il comprenne mes appréhensions et mes blocages. Je n'avais fait que subir des violences de la part d'un homme, il m'était difficile, voire impossible de réagir différemment avec un autre, même si les rapports que nous avons n'étaient pas subis mais voulus. J'étais tellement crispée que toute pénétration devenait une torture. Apprendre à son propre corps à ne plus réagir par réflexe, mais à ma volonté propre. Ce fut une gageure !!!

Je reste étonnée, qu'un homme ait pu avoir envie de moi vu l'aspect physique et vestimentaire que je présentais à l'époque!! J'étais devenue un vrai garçon, j'arrivais à planquer (cacher n'est pas assez fort) ma poitrine sous des chemises d'homme amples, de manière à ce qu'elle n'attire pas les regards, j'étais toujours en pantalon et en baskets, un anorak ou un caban recouvrait le tout. Guère engageant, n'est-ce pas? J'essayais, très consciemment d'ailleurs de devenir un passe muraille, sans couleurs vives, sur lequel le regard passe et ne s'arrête pas. Je ne pouvais supporter le moindre regard d'homme dans la rue, encore moins admiratif (il y en avait quand même et je me demandais bien de quoi d'ailleurs!!).

Mon futur compagnon avait su saisir toute la souffrance et la sensibilité qui se cachaient derrière ce masque bravache et peu engageant, avec beaucoup de discussions et de patience, il est arrivé à ses fins : que je devienne enfin moi-même. Mais que d'années d'attente et d'incertitude !! Fallait-il qu'il crût en moi !! Sans cet amour qui m'accompagnait et qui m'accompagne toujours je n'aurais pu faire cette démarche, ou du moins elle aurait pris plus de temps. Je suis sûre maintenant, quel que soit le temps que j'aurais mis, que je m'en serais sortie d'une manière ou d'une autre.

Vivre un inceste aussi long m'a forgé un instinct de survie et même si quelquefois j'ai l'impression qu'il m'abandonne, je le retrouve assez vite. Je ne pouvais pas admettre qu'au moment où je partais enfin je ne m'en sorte pas. Vu le sale caractère que j'ai je suis sûre que même retombée dans des ennuis, si je n'avais pas trouvé mon mari si vite, je m'en serais sortie malgré tout. Plus tard. Simplement plus tard.

Je me suis mariée à vingt deux ans, soit deux années après avoir cessé de subir mon beau-père. Est-il besoin de dire que nous nous aimions, et que nous nous aimons encore? Aimer. Tout petit mot anodin mais qui sous-entend tellement! Mon mari s'est uni avec moi alors que je n'étais pas encore capable d'avoir des rapports sexuels normaux avec lui. Quel pari sur l'avenir!! Je ne pourrai jamais assez lui dire ma reconnaissance pour la confiance et la patience qu'il m'a accordées à ce moment-là. Je réalisais un vieux rêve. Pouvoir construire une vraie famille, or celle-ci commence par un couple qui s'aime.

Patiemment avec toute la tendresse et la douceur dont j'avais besoin il m'a guidée, accompagnée dans mon chemin. Sa compréhension et son amour ont fait beaucoup plus que n'importe quelle psychanalyse. Je n'ai jamais voulu accepter d'aide extérieure (certainement idiot de ma part avec le recul ! Cela aurait pu aller plus vite...). Je suis têtue, j'avais décidé de m'en sortir seule. C'était mon but et ma raison de vivre. Je voulais faire mentir tous ceux (y compris moi-même!!) qui pensaient que je n'étais bonne à rien.

Grâce à Monique et à mon mari j'ai pu tenir mon pari. Je me suis fabriqué un équilibre. Cependant il aura fallu quinze ans pour que je me sente prête à affronter toute la réalité. Tandis que j'écris, je sais que je suis encore très fragile, mais je sais aussi que j'aurai la force nécessaire pour réagir, ne pas me laisser couler, engloutir par ce fiel que je vomis. J'y suis extrêmement vigilante. J'ai maintenant une famille, des enfants que j'adore, à qui nous avons offert une enfance « normale ».

Nous leur avons fait un don d'Amour qui, j'espère, leur servira de réserve pour la vie. En les voyant grandir, je comprends de moins en moins comment des adultes peuvent s'y attaquer. Comment peut-on délibérément détruire cette innocence que je vois dans leurs yeux? Cette confiance, cette foi en l'adulte ? Bien qu'ayant eu des difficultés familiales, j'étais comme eux, avant sept ans, insouciant, gaie, innocente, je ne connaissais pas le mal. Je lui en veux à jamais de m'avoir ravi ce bien irremplaçable: mes années d'enfance et d'adolescence. Réservoir de bons souvenirs pour toute la vie, qui permet une construction solide d'adulte et l'épanouissement personnel...

Cette destruction systématique, ces viols qu'il m'a fait subir me laisseront pour toujours des marques indélébiles, je ne peux toujours pas supporter certains gestes même de la part de mon amour de compagnon. Je viens seulement maintenant après quinze ans d'arriver à oser prendre un livre sur l'inceste, un témoignage et à le lire. J'ai eu bien du mal. Il était très bien écrit et décrivait des situations qui bien que différentes dans le contexte, me rappelaient des sentiments que je croyais bien à moi: Peur, solitude, révolte, culpabilité. Silence.

Pourquoi une victime d'inceste, un enfant se sent-il coupable d'un acte qu'il subit et qu'il n'a pas voulu.? Quelle erreur de ne pas faire connaître à l'enfant son propre corps! Et surtout le droit fondamental d'en disposer à sa guise. Personne n'a le droit d'y toucher, s'il ne le veut pas, pas même ses parents..

Je suis allée une fois à SOS INCESTE, je n'ai pas eu le courage d'y retourner une seconde fois! Je ne suis toujours pas en paix avec moi-même!! Je peux rester extérieurement insensible à ma propre souffrance, même physique, je ne résiste pas encore à celle des autres. C'est peut-être pour cela que je trouvais le courage

d'affronter mon beau-père quand il s'agissait de ma mère, sa cause valait d'être défendue, pas la mienne.

J'ai le sentiment à l'heure actuelle, comme on me l'a fait remarquer, d'avoir protégé ma mère. Inconsciemment je la savais incapable de gérer le problème que je lui aurais posé en plus des siens. Avec la fragilité familiale qu'elle avait, je ne suis pas sûre qu'elle ait pu assumer le paquet de linge sale que je lui aurais présenté. Un rôle difficile à porter, l'enfant protégeant sa mère.

D'autre part j'aurais tant voulu qu'elle sache, j'aurais voulu me réfugier dans ses bras, aller y chercher le réconfort dont j'avais tant besoin, exposer ma souffrance, me faire rassurer, câliner, consoler, enfin poser mon lourd fardeau, au moins pour un moment, qu'elle prenne enfin ses responsabilités de mère à part entière. Mais mes petits frères prenaient une place prépondérante et j'étais trop grande. Et puis... On peut trouver mille bonnes ou mauvaises raisons, le fait est que j'aurais voulu le faire et que je ne l'ai pas fait.

Par exemple quand son mari en l'épousant a voulu que je porte son nom, elle ne m'a pas demandé mon avis, bien que douze ans soit un âge raisonnable pour ce genre de décision. Cela aussi je l'ai très mal vécu. Imaginez une classe de pré adolescentes, guère tendres les unes envers les autres, une gamine renfermée, sans père, ayant subi des violences qu'elle voulait cacher. Du jour au lendemain, en pleine classe, il a fallu que je dise que j'avais changé de nom, il est juif marocain donc son nom ne passe pas inaperçu, il faut expliquer le pourquoi, le comment, etc. Moi qui rougissais très facilement, j'étais cramoisie. C'est une accumulation de faits comme ceux-là qui en plus des violences me faisaient mal supporter ma vie. Pour ce changement de nom j'en ai beaucoup voulu à ma mère de son indifférence face aux sentiments que j'ai pu avoir. Encore une fois l'impression (réelle!) qu'on décidait à ma place comme un pion ou un robot sans réflexion ni humanité. À tel point que je n'ai même pas été à leur mariage ! Un comble, non ?

Maintenant que je suis une femme et une mère nos relations sont meilleures. Je pense comprendre pourquoi elle n'a pas été plus présente, elle avait fait le choix de me garder quand elle était enceinte, au lieu de se débarrasser de moi. En fin de compte malgré les difficultés j'étais très attendue et avec bonheur. Même longtemps après cela fait du bien de le savoir.

Elle peut me parler de ses problèmes de femme et de mère. Mes trois frères vivent encore avec elle et la soutiennent face à leur père. Il ne vit plus avec eux. Ils n'ont en commun que la société qu'ils ont bâti ensemble. Il a réussi à se faire détester de ses propres enfants. Je ne souhaite qu'une chose à l'heure actuelle: qu'il débarrasse la terre de sa présence mais en souffrant autant que faire se peut.

Je n'ai pas encore eu le courage de retourner le voir pour lui cracher mon venin et ma haine au visage. Je ne m'en sens toujours pas capable, malgré les années. Pourtant je refuse de mourir sous son nom. Je pense que je ferai bientôt les démarches nécessaires. Je reporterai alors le nom de ma grand-mère, celui sous lequel je suis née, puisque mon vrai père ne m'a jamais reconnue.

Le Substitut du Procureur de la République, l'ami de Monique, m'avait confirmé que je pouvais aller en justice, porter plainte quand j'avais vingt ans. J'aurais pu

entamer des démarches. Pourquoi l'aurais-je fait ?? Dans un but de vengeance? Tout ce que j'ai enduré et souffert pour que ma mère ne sache pas serait réduit à néant. Je flanquerais en l'air la vie de quatre personnes alors que la mienne commence à se consolider. Je n'en voyais pas l'intérêt. Ce salaud avait réussi à me mettre la dislocation de la famille sur mes épaules et non sur les siennes ! D'autre part c'est renforcer l'impunité de ces êtres infâmes (ce que je ne supporte pas, cela me rend malade!), pour moi ce ne sont pas des êtres humains et n'en méritent pas le nom. Je voudrais surtout rabâcher: Il ne faudrait jamais que cela puisse se reproduire. On n'a pas le droit de briser un enfant. Il est trop beau, si riche!! Combien ont été brisés par ces adultes malades (je ne vois pas d'autre explication!). Il faudrait donc absolument parler. Cruel dilemme! Que choisir?

Et toutes les victimes n'ont pas eu la même chance que moi de tomber au bon moment sur les personnes qu'il fallait. Discutez avec les prostituées (elles peuvent être des personnes tout à fait fréquentables!), les jeunes droguées, les suicidées ratées dans les hôpitaux (avec les autres, c'est plus difficile). Elles vous diront ce que vous n'avez peut-être pas envie d'entendre, que votre voisin, parfait père de famille violait sa fille sans que vous vous en soyez rendu compte.

Le viol n'est pas systématiquement accompagné de violences physiques (coups ou menaces physiques), les faits se passent souvent dans un silence lourd, les voisins n'entendent pas de cris, souvent ceux-ci ne dépassent pas le stade de notre pensée. Encore une raison de plus pour cacher et ne pas parler, nous ne nous donnons même pas l'excuse de se dire : « je me suis débattue, j'ai crié, mais personne ne m'a entendue! ». Nous nous renvoyons très souvent cet éternel silence pesant et étouffant mais, je le redis avec force, non voulu: subi.

Le nombre d'incestes est beaucoup plus important qu'on peut le croire. Quand au nombre de viols, je n'ose même pas en parler, on me taxerait de menteuse tellement les chiffres sont incroyables !

J'ai beaucoup souffert de ces faits divers de ces dernières années. Ces petites filles violées et tuées. Fauchées avant de savoir ce qu'est la vie. Qui ont vécu l'horreur suprême avant de succomber. Quel besoin sadique de voler ainsi l'existence. Elle a tant de prix, la vie pourrait être si belle, malgré son cortège de petits maux quotidiens, ceux-là n'empêchent pas de vivre. Quand tout allait mal autour de moi, je me penchais sur des histoires qui me paraissaient plus dures, plus difficiles à vivre que la mienne, et dieu sait qu'il y en a eu souvent ! Je relativisais ce que je vivais, je me disais que cela pourrait être pire. Cela m'aidait à supporter le quotidien, à remettre les choses à leur place.

Je n'ai jamais voulu avoir pitié de moi-même. La spirale descendante de la folie, du déséquilibre mental n'aurait pas été loin. Et puis, jusqu'à ce que je parte, je crois que je ne m'étais pas vraiment rendue compte de l'énormité de ma situation, c'est maintenant avec le recul du temps que j'analyse la souffrance et la portée des actes que j'ai subi, c'est peut-être puéril mais je crois que cela m'a sauvée d'une certaine manière. Si, plus jeune, j'avais réalisé vraiment l'interdit fondamental que mon beau-père avait franchi, je ne l'aurais sûrement pas supporté. Nos enfants grâce aux films circulant dans les écoles et autres lieux de collectivité auront peut-être un peu plus l'arme de la parole et du refus.

Il faut savoir profiter des moindre petits moments de bonheur qui vous sont offerts de-ci, de-là, afin de se constituer une réserve où l'on puise en cas de coup dur. C'est un fou rire en cours, une rencontre amicale, une fête de Noël heureuse, un petit frère qui vous embrasse. Je suis heureuse que mes frères n'aient apparemment pas trop souffert de l'ambiance familiale tendue qui régnait quand je vivais avec eux. Ils viennent souvent me voir maintenant qu'ils sont grands, je les aime de tout mon cœur ; ils me confient leurs secrets, viennent me présenter leur copines avant que maman ne les voie. Une certaine complicité s'est installée et je m'en félicite car je ne voulais pas qu'ils s'éloignent trop de moi, ils étaient petits quand je suis partie, ils n'avaient que cinq à huit ans. Pour moi ils n'ont jamais été mes demi-frères, ils ont été et seront toujours mes frères à part entière.

Être face à soi-même est très difficile. Ce stage, que j'ai effectué il y a peu de temps, m'a demandé un investissement tel qu'il fallait absolument que je me remette en question. Au point que je me suis sentie de nouveau très fragile et vulnérable, mais également forte car en pleine reconstruction. Je ne suis plus seule dans la vie, je ne peux pas me permettre de me laisser aller complètement.

Ma retenue est salubre dans le sens où elle est le garde fou de la dérive, ce dont je ne voudrais pour rien au monde. Je suis arrivée à un tournant où je me sens mûre pour ce retour en arrière. Savoir tout revivre dans sa tête mais avec du recul, permet de beaucoup déculpabiliser., d'être plus objective et spectatrice (enfin presque). Tant que je n'étais pas sortie de mon histoire, je n'avais aucun esprit d'analyse. Certaines explications me paraissent évidentes maintenant.

Par contre, je contiens toujours ma colère et ma rage, pourtant j'aimerais la laisser éclater au grand jour, je me suis sentie trop soumise et écrasée pendant si longtemps. Je sens en moi une violence et une révolte permanente. Ces sentiments sont très positifs et me permettent d'avancer beaucoup plus loin que je ne l'aurais cru. Mon mari m'a appris la liberté de penser, la confiance en soi (même si je ne la possède qu'imparfaitement!!), il m'a guidée dans mon tunnel. Petit à petit la sortie se rapproche, elle est presque là, je la sens, je la vois!

D'avoir pu écrire ce texte a été un soulagement indescriptible. J'ai enfin vidé la totalité d'un sac bien lourd à porter, il me semble un peu plus léger maintenant que je vous l'offre. Peut-être faudra-t-il aller plus loin? Creuser ce fameux trou noir? Je ne sais pas si j'irai voir un psy. L'amitié m'a apporté tellement!

Pouvoir écrire m'a permis d'aborder mon histoire avec quelques amies. Aucune ne m'a rejetée comme je le craignais encore. Toutes m'ont apporté une partie de ce que je suis maintenant par leurs sensibilités différentes, leurs manières différentes de voir les événements, leurs réactions différentes, leurs analyses différentes. Les échanges d'amitié sont très importants. Je sais maintenant que je ne suis pas jugée lorsque je fais lire mon histoire, au contraire leur colère est bien dirigée contre l'être abject qui m'a fait subir ces violences. Chacune me renvoie à la colère que j'éprouve, celle-ci devient légitime, à l'horreur de ce que j'ai vécu et au fait que je suis victime avant tout. Je voudrais tant avoir le courage de le rencontrer, lui dire le mal qu'il m'a fait, l'existence qu'il a failli briser (je ne suis pas sûre qu'il en soit

conscient), retourner définitivement la colère que je porte en moi depuis si longtemps envers celui qui la mérite, je ne m'en veux plus.

J'ai eu de la chance de rencontrer Monique et mon mari au bon moment, j'aurais pu tomber sur une personne incapable de réagir à la situation que je présentais ou sur un homme qui aurait profité de l'ascendant de mon beau-père pour m'imposer le sien! J'étais très vulnérable par manque de carapace et j'avais tellement besoin que quelqu'un m'accorde un peu d'attention que j'aurais pu me faire piéger par le premier venu. Il aurait pu profiter de moi, je n'étais pas sortie depuis suffisamment longtemps de mon esclavage pour savoir dire non. La résilience que j'ai découvert beaucoup plus tard explique ce sursaut sain et salutaire de ne pas reproduire le chemin de tortures vécues avec un autre homme.

J'étais très influençable. Je comprend que l'on puisse devenir une prostituée, c'est tellement facile: on l'est déjà dans les faits, on se sent comme telle, on a l'impression d'agir comme telle. Le pas paraît simple à franchir. Je n'ai jamais goûté à la drogue mais dans ces moments-là elle semble résoudre bien des problèmes. Le paradis par piqûre interposée. La glissade est évidente et je ne jetterai jamais la pierre à ceux et celles qui empruntent ce chemin, même si à long terme celui-ci n'est pas le bon.

Quand on descend au fond du gouffre, que l'on n'a plus d'alternative visible, cela peut paraître comme étant la seule solution. À force de tourner en rond dans sa tête, on ne possède plus de choix vrai, de libre arbitre, la souffrance ne laisse plus l'objectivité s'exprimer, elle est tellement lancinante que l'on ne voit plus qu'elle et qu'il faut trouver un moyen pour la faire taire le plus vite possible, trop intolérable, quitte à y laisser sa propre vie puisqu'on ne peut plus vivre avec cette spirale infernale. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas choisi cette voie, si, la résilience, toujours elle.

J'ai failli le faire, me prostituer. À un moment j'errais dans les rues mais je ne me décidais pas. Pourtant cette fois c'est moi qui aurais choisi et non quelqu'un d'autre pour moi, même si cela était une souffrance, elle était librement consentie, cherchée et non subie, imposée. Ce choix même douloureux pouvait paraître comme une forme d'indépendance, certainement incompréhensible pour les autres, mais paraissant salutaire pour moi, comme elle l'est apparue pour d'autres..

Monique m'a dit une phrase qui n'est jamais sortie de ma mémoire et a été mon guide dans la vie depuis: Il est beaucoup plus facile d'être malheureux que d'être heureux. C'est vrai, quoi que cela puisse sembler révoltant. Quand on est malheureux, peu importe les raisons, on est entouré on vous soutient, on vous décharge. Si vous faites une erreur, on vous excuse plus facilement. Être heureux ou vouloir l'être demande une lutte de tous les instants. Ne pas se laisser aller à ressasser de mauvais souvenirs, pourtant bien envahissants, savoir profiter de l'amitié pleinement, non comme une bouée de sauvetage permanente, écouter les autres car ils apportent beaucoup au lieu de parler et recevoir de la pitié, sentiment peu structurant.



Avoir l'air toujours souriante et d'humeur égale de manière à ne jamais laisser transparaître ses propres problèmes et du coup avoir des rapports « sains » avec les autres. Savoir être à l'écoute des autres, prendre mesure des difficultés qu'ils peuvent avoir pour oublier les siennes. Malheureusement c'est toujours avoir l'air, c'est prendre sur soi en permanence et il arrive un moment où ce n'est plus possible, c'est le point de rupture qu'il faut savoir sentir venir pour ne pas sombrer ni se laisser aller. Le chemin que je viens de parcourir peut sembler long et rempli d'écueils, mais il a été positif.

Toutes ces rencontres que j'ai faites, toutes ces discussions que j'ai pu avoir, sont chacune des pierres de l'édifice qui me compose à l'heure actuelle. Il ne reste seulement qu'à les assembler correctement pour que l'ensemble devienne un mur solide. L'amitié est une richesse incalculable et infinie quand elle est sincère. Je remercie de tout cœur celles et ceux avec qui j'ai partagé ces moments de bonheur privilégié. Même si sur l'instant ils ne sont pas perçus comme tels. Depuis que j'ai des enfants et un compagnon aimant, ma vie a un vrai but: celui du bonheur, simple et sincère.

Je sais ce que veut dire responsabilité quand je m'engage vis à vis de mes enfants. Les investissements associatifs que j'ai fait ces dernières années m'apparaissent maintenant comme un peu égoïstes (bien qu'inconsciemment choisis) puisque tout en militant activement il est vrai, j'ai été valorisée, j'ai été obligée de prendre des responsabilités que je ne pensais pas prendre au départ.

Tout a commencé avec cette histoire de centre aéré. Nous avions, mon mari et moi, au moment où cette histoire a éclaté, un petit train train quotidien qui nous convenait mais qui commençait à nous peser. Nous pensions après l'été « secouer le cocotier » et reprendre des activités pour nous sortir de la routine.

En fait cette affaire, qui a éclaté en automne et à laquelle notre petit garçon et notre petite fille ont été mêlés bien involontairement, nous a profondément bouleversés. Il a fallu réaliser en tant que parents que nos enfants avaient une sexualité, à 3 ans cela nous dépassait et nous a choqué. Comme je l'ai dit nous nous sommes réunis en comité de parents et l'essentiel des premières réunions a été de débrouiller l'écheveau de toutes les pensées que nous nous posions tous. Comment cela a-t-il pu arriver? Pourquoi nos enfants? Peut-on considérer qu'ils ont une sexualité? Que va-t-on leur dire? Nous nous sentions tous et toutes complètement désarmés face à leurs interrogations et aux nôtres aussi d'ailleurs!! Il nous a fallu apprendre à s'organiser, se créer en association, se documenter, diriger des réunions, prendre la parole en public ne serait-ce que pour faire part de notre angoisse.

Non plus jouer un rôle, mais tenir le sien. Ce fut le départ de mon changement, le tout début d'une réflexion, je ne pouvais rester passive et insensible devant ces faits. Je me suis investie à fond dans cette association, cela m'a permis de rencontrer d'autres parents qui bien que sans « histoire » étaient tous aussi choqués que nous. Se rendre compte que l'on peut discuter avec d'autres sans forcément être ridicule, que ses idées sont recevables.

L'équilibre que je m'étais forgé était-il aussi solide que je le pensais? Comment aborder la sexualité avec les enfants moi qui étais si mal à l'aise face à elle? Petit à petit j'ai pris une place importante au sein de cette association au point d'en devenir

la trésorière. Un an après, je suis allée à l'assemblée générale de la maison de l'enfance de notre quartier, et on m'a demandé, à moi, de devenir membre du conseil d'administration, puis on m'a demandé d'en devenir la trésorière. Éluë à l'unanimité !!! J'en ai été la première étonnée, que l'on puisse venir me chercher parce que l'on a besoin de moi, moi qui ai tant besoin des autres !! Manque de confiance en soi évident!

Je me suis donc mobilisée autour des enfants, auxquels j'attache beaucoup d'importance. Je me suis rendue compte que les structures existantes pouvaient beaucoup aider les parents et les enfants dans différents domaines. Mais cette affaire nous a fait mettre le doigt sur les lacunes du système et nous avons été bien plus vigilants qu'auparavant quand nous laissions nos puces au sein d'une structure. Nous avons été plus attentifs au milieu où ils évoluaient.

La rencontre de parents dans une association de parents d'élèves a été toute aussi enrichissante car les échanges se faisaient sur un autre registre: l'éducatif et ce qui gravite autour. Dans ces diverses associations j'ai appris à défendre un dossier devant les élus municipaux, le conseil général, l'inspection académique, le fond d'action social, bref plein d'organismes que la veille je ne connaissais même pas, mais qui ont une importance vitale, pour la vie associative en général.

Tout cela m'a ouvert les yeux sur énormément de points. Savoir représenter une association sans la dévaloriser comme je le fais d'habitude avec moi, ne plus être victime mais devenir mordante, assumer sa place et défendre intelligemment les intérêts de « son » association. Ce fut une découverte pour moi. Par évidence, j'ai changé, évolué, j'ai pris de l'assurance dans mes relations avec les autres. Depuis deux ans donc mon petit travail de fourmi a commencé, intellectuellement j'avais une démarche qui n'était plus la même, essentiellement tournée vers les autres, je me transformais petit à petit de par les rapports que j'avais avec eux. Je me suis de plus en plus investie parce qu'on a compté sur moi. Aux yeux des autres j'avais plus d'importance que je m'en accordais. De ce fait je pense avoir rendu des services à « mes » associations, mais le principal était surtout, je crois, de me sentir utile. Au lieu d'être rejetée, de me sentir exclue parce que je n'étais pas très cultivée et ne savais pas m'exprimer, on est venu me chercher, moi, parce je suis dynamique, parce que je dis ce que je pense avec mon cœur, et que maintenant j'ai une expérience qui aide d'autres personnes.

Ce n'est rien de dire le bien que tout ceci m'a fait, mais les doutes aussi! Saurais-je effectivement réaliser la mission que l'on m'a confiée? Pourrais-je être à la hauteur? Ne vais-je pas tout faire échouer parce que justement je parle avec mon cœur et non avec ma raison? Puis, s'apercevoir réunion après réunion que l'on n'a pas déçu et que la confiance accordée a été méritée. J'ai été valorisée et j'ai pris confiance en moi comme jamais auparavant.

Pour une autre raison aussi. J'ai un mari que j'adore, qui a une puissante personnalité, il est très intelligent, a beaucoup d'expérience de la vie, de la souffrance aussi. Bien qu'il ait un an de moins que moi, il s'est engagé politiquement quand il était jeune, a fait toutes sortes de métiers, a côtoyé des mondes que je ne côtoierai jamais, il sait prendre la parole en public, ayant fait des hautes études il a une bonne culture, très éclectique. Il a une très bonne écoute de l'autre, il est diplomate, il sait « jauger » les personnes.

Bref il est brillant. Tout ce que je n'étais pas (que je ne pensais pas être) lorsque je l'ai connu. Après Monique qui m'a ouvert les portes de la liberté, il a été la personne la plus importante pour moi. Il m'a immensément aidée, il m'a permis de me découvrir, de m'épanouir, il a eu une patience infinie avec moi que peu d'hommes auraient pu avoir. Je suis enfin devenue femme grâce à lui, et ce n'est pas peu dire. Le revers de la médaille si je puis dire ainsi, était sa personnalité. J'avais l'impression, pas toujours à tort mais pas de sa volonté propre, lorsque j'amenais quelqu'un à la maison, avec qui j'avais « accroché », que la personne était très vite attirée par mon mari. Il me semblait que je me retrouvais plus seule encore, pourtant en même temps j'étais contente et fière de voir comment il nouait des relations. Je pensais que les autres venaient voir mon mari et non plus moi .

Il est évident qu'avec du recul, c'était en grande partie ma faute. Ne me sentant pas sûre de moi, je n'osais prendre part à la conversation, je me trouvais nulle, je ne savais de quoi parler, je n'osais émettre une opinion, naturellement, les gens se tournaient vers lui. Il est dur de discuter avec un mur!

D'avoir participé à toutes sortes de réunions, m'a obligé à me mettre en avant, à prendre confiance, à me rendre compte que je n'étais pas plus bête que les autres (ni moins non plus d'ailleurs!), que mes opinions pouvaient être entendues, qu'elles pouvaient être censées, que les autres en tenaient compte. J'ai commencé à prendre ma place. De plus je me suis souvent rendue utile en effectuant du travail bénévolement et cela m'a fait du bien. Se rendre compte que j'avais « besoin » de rendre service, c'était d'une certaine manière un moyen d'exister, une reconnaissance de mon moi être humain. Celui-ci justement qui n'avait pas été présent pendant si longtemps. Il est vrai que j'aime faire plaisir, j'aime dépanner, être aimable, je n'ai pas à me forcer pour avoir cette attitude, c'est ma nature profonde, la différence c'est en avoir conscience et savoir pourquoi je le fais. Il est parfois difficile quand on a envie de profiter d'un coup de foudre de l'amitié de ne pas pour autant devenir un pot de colle. D'autre part il serait dommage de laisser passer cette chance. La frontière est difficile à trouver.

L'Amitié est extraordinaire. Beaucoup de choses ont été dites et écrites sur ce sujet, j'ai peur que cela la banalise, alors qu'une amitié réelle est un trésor de sentiments très intenses. J'ai eu une chance inouïe d'avoir vécu plusieurs amitiés très profondes qui arrivent à durer dans le temps, malgré les absences et les distances parce que des liens indéfectibles se sont créés.

À des moments difficiles des amies m'ont aidée d'une manière telle par leur présence et leur échange que j'ai du mal à l'exprimer. Pour décrire l'Amitié tout comme pour l'Amour je voudrais trouver des mots plus forts que ceux qui existent, ceux-ci me paraissent falots et sans consistance!! Comment dire un regard qui passe de l'une à l'autre, une compréhension, une connivence, une complicité, le plaisir d'être ensemble. Parfois la vie nous sépare et l'on ne se voit pas pendant des années, la correspondance et le téléphone font qu'on ne se perd pas, le contact malgré tout est là. Et les joies des retrouvailles!! La certitude que l'on peut compter sur elle, comme elle compte sur moi. Les vraies amies ne sont pas là que pour les instants de bonheur, mais également quand tout va mal et que les « copines » nous ont déjà lâché.

Je sais pour avoir aidé une amie des années lors d'une période extrêmement difficile de sa vie combien l'investissement peut être important. J'en remercie d'autant plus celles et ceux que j'ai rencontré sur mon chemin. Parfois un sourire, une parole d'apparence anodine font que l'on se sent comprise, les soucis disparaissent ou du moins reprennent des proportions plus ordinaires. L'Amitié c'est aussi une merveilleuse fleur fragile, pleine de couleurs au milieu d'un champs de mauvaises herbes, épineuses et ternes. C'est un phare qui brille dans la nuit et guide sûrement le navire perdu dans la tempête.

Avoir le plaisir de se rencontrer, parfois sur un coup de foudre, discuter de tout et de rien jusqu'à des heures avancées de la nuit, faire des sorties entre filles, soutenir l'une d'entre nous en s'y mettant à plusieurs, se retrouver en des occasions que l'on se crée, s'organiser des voyages pour aller en retrouver une autre. Pour moi Monique a été ma première amie. Je n'en avais jamais eu de mon âge et pour cause, qu'aurais-je pu partager avec elle? Ses préoccupations n'auraient pas été les miennes et l'inverse. Avec Monique c'était partager une émotion, la montagne, la beauté d'un site, le crissement des skis sur la neige encore gelée dans des paysages sauvages, puis après le « craquage », le soutien, les conseils, l'accompagnement, l'amitié simple: être là. Rien n'est plus beau ni plus profond C'est le cœur qui parle et non la raison et cela aboutit a beaucoup de bonheur.

## LA VIE SIMPLE, LES ENFANTS

Après avoir construit un couple, l'étape la plus importante de ma vie fut de construire une famille. Devenir parent n'était certes pas simple. Il fallait tout d'abord prendre la décision d'aller consulter un gynécologue. Comment le choisir? Je ne voulais pas me retrouver face à un médecin du même acabit que celui qui m'avait examinée quelques années auparavant

Mon généraliste était gynécologue également. Je suis allée le voir. Je lui ai expliqué succinctement ce que j'avais subi, il était très dur d'en discuter face à face avec un homme. Ceux qui auparavant avaient été au courant, l'avaient été par l'intermédiaire de leurs femmes, je n'avais pas affronté leur regards directement ce sont elles qui leur ont fait part de ces événements si importants de ma vie, mais si sales aussi. Affronter le regard de l'autre est loin d'être évident. On manque de mots, on rougit, on bégaye, on le dit très vite pour que cela passe au milieu d'un flot de paroles, on ne sait quelle attitude prendre : désinvolte?, sérieuse?, angoissée? (la plus naturelle!!). On ne peut pas être réellement naturelle, d'abord le contenu de ce que l'on dit en soi est trop important (très dur), puis la réaction de l'interlocuteur reste imprévue.

Je ne savais pas avec certitude si mon médecin réagirait « bien », mais je le pensais capable de compréhension. Il fallait absolument que je sache si les actes subis m'avaient abîmée physiquement ou non. J'étais donc doublement contractée. Je me rappelais la visite de quelques années en arrière chez le gynécologue dont je n'avais pas gardé un bon souvenir.

Bref tout cela cumulé j'étais franchement loin d'être à l'aise et détendue! J'ai eu de la chance (cela arrive de temps en temps quand même!!), je suis tombée sur un médecin humain, qui m'a écoutée sans m'interrompre, sans remarques, je ne voulais pas de la pitié, on n'avance pas dans la vie avec ce genre de sentiments, j'ai quand même vu de la surprise dans ses yeux et son regard se voiler de tristesse, puis il m'a rassurée, m'a expliqué croquis à l'appui beaucoup d'anatomie. Le « seul » dégât physique était un utérus un peu bizarre d'avoir été aussi contracté mais, avec un peu de patience, tout à fait en état de fonctionner.

Prendre la décision de faire un enfant n'appartenait qu'à moi. Première réaction au verdict médical: j'étais très soulagée parce que tout était normal et que mon désir d'enfants pouvait se réaliser, à part ma virginité que je n'avais pu offrir à qui j'aurais voulu. Deuxième réaction: la colère et la frustration (aussi bizarre que cela puisse paraître ), je m'apercevais que l'on pouvait subir de telles abominations pendant des années et n'en garder aucune trace physique? Comme si ces tortures n'avaient jamais existé ? C'est une impunité intolérable que j'ai très mal vécue. Comment, après tout ce qui s'était passé, il n'y avait (presque) rien d'anormal? Lui s'en tirait blanc comme neige, aucun reproche à se faire, aucune séquelle!! Ce fut une couleuvre dure à avaler, pourtant j'étais très heureuse de pouvoir avoir des enfants.

Être mère devenait possible et réalisable, nous en avons parlé longuement et de nombreuses fois mon mari et moi. Nous avons décidé d'avoir des enfants un peu plus tard, nous voulions vivre notre vie de couple d'abord avant de vivre une vie de parents. Au départ j'aurais voulu des enfants très rapidement, mais cela aurait été une erreur. En fait, je voulais me prouver qu'avec tendresse on peut élever une

petite puce et que surtout, moi, j'étais capable de le faire. Je ne voulais pas réaliser que physiquement d'une part et mentalement d'autre part, je n'étais pas prête. Avant d'attendre un enfant, il faut le fabriquer (logique évidente!). Avoir des relations sexuelles parfaitement normales et détendues m'a demandé treize années.

Bien sûr je n'ai pas attendu tout ce temps-là, mais quelques années tout de même pour être maman. Il a fallu restructurer, reconstruire, mettre des barrières, créer (recréer!) une carapace pour ne pas se montrer fragile. Sourire aux plaisanteries un peu « grasses » (grrr... ce handicap invisible!). Ce que j'avais vécu n'était pas marqué sur mon front et mon entourage n'avait pas à subir ni ne pouvait comprendre les grimaces ou le soudain coup de cafard qui me prenait (et qui me prend encore parfois) au cours de certaines conversations ou de certaines blagues. C'est quelque chose qui m'a donné beaucoup de difficultés. Comme si tout ce qui touchait au sexe de près ou de loin ne m'atteignait pas! Alors que cela me révoltait littéralement. Je ne pouvais pourtant pas dire à tout le monde ce que j'avais subi, ni comment ils auraient pu éviter ce genre de conversation. C'est un handicap qui n'a pas laissé de séquelles extérieures, donc non soupçonnable. C'était moi qui devait changer et m'adapter. Il fallait absolument que j'arrive à passer par-dessus pour devenir « normale ». Je ne pouvais évidemment pas changer tout mon entourage, c'était à moi à me mettre à leur portée et non l'inverse ! Me réadapter à la société en somme!

Encore quelque chose à surmonter (je n'en finirai donc jamais ! ), à construire mais qui permet aussi d'aller de l'avant.

C'est une foule de petits faits, paraissant insignifiants pour la plupart des gens, qui permettent la construction pierre par pierre de celle que l'on voudrait être. La maternité posait un autre problème, celui des maladies héréditaires.

Mon mari travaillait en tant qu'éducateur spécialisé dans un centre de handicapés mentaux, nous avons souvent évoqué leur situation, les risques d'avoir un enfant, aussi nous étions au courant de beaucoup de conséquences médicales de l'hérédité. Le fait que j'ignore qui était mon père ouvrait la porte à de larges horizons d'incertitudes. L'angoisse de l'accouchement, pour savoir si son enfant est normal. Bien sûr nous avons suivi avec attention les déplacements du petit être dans mon ventre grâce aux échographies, mais celles-ci ne confirmaient que l'aspect physique de l'enfant, pas le système nerveux, ni tout son psychisme. Mon médecin, connaissant mes angoisses, nous avait proposé une amniocentèse mais en nous précisant que celle-ci comportait une bonne dose de risques. Nous avons donc abandonné et nous avons attendu patiemment notre enfant presque comme tout le monde pendant neuf mois, le sentir grandir au fil des mois.

L'accouchement fut très long et très difficile, dix-neuf heures d'attente et de contractions, une péridurale... sans effet, un corps épuisé qui n'arrive même plus à pousser, pour finir avec les forceps pour sortir ce petit bout d'homme. La présence de mon mari et compagnon auprès de moi a été une aide précieuse. Nous avons vécu cette naissance pleinement à deux. Puis voir son bébé arriver enfin après des heures de souffrance et d'attente. Petit être fragile mais plein de vie. Quelle joie, quelle réussite, une onde de bonheur fantastique qui vous parcourt en voyant cette toute petite chose, fruit de l'amour sincère et vrai.. Toute souffrance est effacée. Qu'est-ce quelques heures au regard de toute une vie ? L'Amour prend toute la

place, la tendresse, le besoin de protéger ce petit d'homme qui s'accroche, tête le sein. La plénitude, la sérénité (enfin), le privilège des premières relations mère bébé. Je crois que pourrais être intarissable sur le plaisir et la joie d'être mère. Pouvoir enfin offrir tout l'amour et la tendresse dont je dispose et sans retenue. J'ai peut-être été sevrée de tout cela étant enfant, mais cela ne m'a pas empêché d'en fabriquer des tonnes. J'en ai encore à revendre, je crois que la réserve est inépuisable. Tout le passé s'efface quand deux petits bras enlacent le cou et qu'une petite voix dit en chuchotant : "Maman, je t'aime!" Tout le bonheur du monde pourrait simplement se résumer dans ce geste d'amour si simple.

Nous sous étions très souvent occupés d'enfants de tous les âges, autant l'un que l'autre, aussi bien de nouveaux nés que de petits garnements, mais rien n'est pareil lorsqu'il s'agit de son propre enfant. Nous n'étions pas préparés à cette tempête de sentiments qui vous inonde quand on assiste à la naissance d'une part de soi-même, nous sommes des architectes particuliers tout de même, nous sommes capables de construire un être parfait, mais nous ne savons que mettre une petite graine et nous ne pouvons plus intervenir dans sa construction ! Découverte merveilleuse du rôle de parent, pouvoir de consoler, de calmer, d'éduquer, d'assouvir la faim, de passer des nuits blanches aussi ! Nous avons eu la chance d'offrir notre amour à nos deux enfants, aussi attendus et aimés l'un que l'autre. La naissance de notre petite fille fut aussi fantastique et magique que celle de son frère (heureusement un peu moins longue...).

Après quelques années de bonheur paisible et tranquille, pendant lesquelles petit à petit je changeais, nous avons eu de nouveaux coups durs. Mon beau frère est mort subitement, jeune il laissait un petit garçon de six mois derrière lui et un grand vide que mon mari a beaucoup de mal à combler. Une part de lui-même est partie à jamais. Il était très proche de nous car avant son mariage il vivait plusieurs mois par an avec nous, son travail étant saisonnier. Ses parents effondrés m'ont fait mal, nous avons pris le relais pour s'occuper de tout, ce fut une épreuve très difficile. J'estime et j'aime beaucoup mes beaux-parents, j'ai trouvé auprès d'eux, une famille qui m'a tant fait défaut; ils ne sont pas avares de tendresse et m'ont tout de suite acceptée, les voir subir cette épreuve terrible m'a fait relativiser, encore une fois, mes « petits » problèmes.

Faire face au coup du sort nous a fait réagir, il a fallu également trouver les mots pour expliquer à notre petit garçon de quatre ans qu'il ne verrait plus son tonton. Très mûr pour son âge, il a compris, mais lui aussi a été secoué. Nous avons été surpris par ses réactions, comment un enfant si petit peut arriver à comprendre et accepter un tel fait ? Il nous a dit que son tonton de toute façon n'était pas vraiment mort parce qu'il serait toujours dans son cœur. Quelle puissance de vie un enfant peut dégager! Ce fut plus difficile pour notre petite fille, elle n'avait que deux ans, je crois qu'elle a beaucoup ressenti la tristesse de ce moment. Même si nous lui avons parlé comme à son frère, sa perception des choses n'était pas la même.

La même année ce fut ma grand-mère qui disparut. Chaque hiver depuis plusieurs années, elle passait quelque temps à l'hôpital à cause de sa mauvaise santé, puis elle allait en maison de repos pendant un mois ou deux, puis revenait chez elle. Bien entendu à chaque fois nous étions tous inquiets, mais l'habitude faisait son

chemin, et avec le temps nous faisons moins attention à l'importance du fait. J'étais distante de six cents kilomètres de chez elle comme je l'ai déjà dit et nous n'avions pas les moyens de monter la voir régulièrement. La dernière fois qu'elle est rentrée à l'hôpital, comme les autres fois, j'ai été inquiète, je ne pouvais pas aller la voir par manque d'argent et de temps, nos deux ennemis constants. Je ne l'avais pas vue depuis deux ou trois ans, mais cette fois elle n'est pas revenue chez elle.

Cette mort ma heurtée de plein fouet. Je n'y croyais pas, ce n'était pas possible, pas ma grand-mère, j'avais tant de choses à lui dire, je ne pourrai jamais lui redire combien je l'aimais, combien elle m'était chère, j'aurais voulu encore partager des moments de bonheur avec elle. C'est la seule personne qui m'ait parlé de mon père, c'était elle qui connaissait le plus de choses sur moi, nos années d'existence commune auront été irremplaçables, combien je regrette de n'avoir pu sentir l'importance de partager tout cela avant qu'elle ne nous quitte. J'aurais eu tant à lui offrir. C'est aussi une partie de ma mémoire et de mes souvenirs qui est partie. Nous avons un tel caractère toutes les deux que nous nous heurtions souvent, mais c'était pour mieux se retrouver après. Combien de fois j'ai eu le plaisir de la serrer dans mes bras et de l'embrasser sur ses joues toutes douces! Comme elle me manque ! Il me restera le regret profond de n'avoir pu de nouveau partager avec elle quelques moments heureux. Je crois que je n'accepterais jamais sa mort. On ne se rend compte de la perte de l'être cher malheureusement que lorsqu'il disparaît, il faudrait être capable de privilégier ses relations plus souvent au cours de la vie car la mort ne prévient pas, on ne sait jamais quand elle va frapper et elle ne laisse que des regrets de tout ce que l'on a pas pu faire et dire avec la personne aimée qui s'en va...

La vie et la mort sont intimement liées. Tandis que ma grand-mère disparaissait, mes enfants grandissaient. Malgré toute cette joie et ce bonheur, il y a certains comptes que je n'avais pas réglé avec moi-même. Il y a deux ans à la suite de petits problèmes physiques, mon médecin m'a proposé vu l'importance de ma poitrine et son état, de me la diminuer et de la remonter. En effet de par son volume elle était beaucoup descendue et me gênait énormément. Bien entendu, j'ai été ébranlée (une nouvelle fois !). il fallait que je prenne une décision qui pouvait paraître mineure en soi, mais qui ne l'était pas vraiment.

Tout d'abord cette opération présentait malgré tout des risques comme toute opération, puis les seins sont la représentation par excellence de la féminité et bien que j'en ai peu je ne pouvais pas ne pas être touchée. Cette proposition m'interpellait une nouvelle fois de manière désagréable, elle me renvoyait à tout mon passé. Quand pourrais-je donc enfin m'en débarrasser ?

Après mûre réflexion et moultes discussions avec mon mari, j'ai pris la décision de subir cette intervention. J'ai osé parler de mes réticences et de mes interrogations au chirurgien qui allait m'opérer et j'ai encore une fois trouvé un médecin humain et attentif à mes craintes et mes angoisses, plein de délicatesse et d'écoute. Il est vrai que je devais de nouveau régler ce problème seule, même si mon mari cette fois m'accompagnait dans ma démarche. Que d'interrogations, de questions, d'appréhension, cela me touchait au plus profond de moi-même. Les seins sont le



symbole de la féminité comme je l'ai dit, mais aussi celui de la sexualité, de la maternité ....

La sexualité n'était pas encore bien réglée dans ma tête. J'avais déjà parcouru un bon bout de chemin, mais il en restait tant à faire ! Il y a peu de temps que je peux enfin dire avoir des rapports normaux avec mon mari et avoir un vrai orgasme de plaisir. Mon opération arrivait à une période charnière, j'avais parcouru un bon bout de chemin, une opportunité se présentait à moi, je pouvais offrir une poitrine "neuve" à mon mari. Celle-ci ne serait ni flétrie, ni abusée, ni utilisée contre mon gré. Une certaine manière de gommer physiquement le passé, ou du moins une partie.

Cette opération qui a duré quatre heures fut douloureuse, le médecin m'avait prévenue, comme je l'ai déjà dit je ne crains pas la douleur physique mais ce ne fut pas pour autant facile. Mon amie doctoresse a l'habitude d'opérer ses malades, mais elle a trouvé l'intervention très impressionnante. La souffrance physique n'est guère importante au regard de l'importance du symbole de cette intervention. Depuis je me sens beaucoup plus libre. Le changement physique a été suivi d'un changement psychologique.

Cela m'a permis de faire un autre petit pas dans ma démarche personnelle. Lorsque plus jeune je faisais énormément de sport cette poitrine m'avait quasiment handicapée, comment courir avec ce poids qui ballotte sans arrêt, qui gêne, Cependant j'étais arrivé malgré cela à un bon niveau grâce à ma hargne personnelle, mais c'était aussi des regards indiscrets dans la rue, des vêtements qui dissimulent en partie l'importance de cette poitrine, c'est une manière de marcher un peu voûtée et non les épaules bien droites, toute une foule de petites choses auxquelles on ne pense pas toujours. Ceci dit après quelques mois de cicatrisation, je me suis physiquement transformée. Relever la tête en marchant, les épaules droites, l'allure fière et assurée donne un vernis de confiance en soi avant de devenir sa vraie nature.

En quinze années, tous ces faits qui peuvent sembler peu importants ont permis un à un de construire l'être que je parais. Peut-être serai-je enfin moi-même? Sans remords ni regrets puisque de toute façon l'histoire est déjà écrite, on ne peut plus la gommer, par contre il faut tirer enseignement d'une mauvaise expérience car celle-ci reste malgré tout une expérience.

La force de survie que j'ai accumulée et qui me sert tous les jours de ma vie actuelle ne serait certainement pas aussi importante si je n'avais eu à faire face à de telles situations (que l'on soit clair, ces situations je ne les souhaite à personne!). J'en ai acquis également une indépendance et une débrouillardise que quelques unes m'envient. Il a bien fallu que partie de chez ma mère je m'en sorte seule, je ne pouvais compter que sur moi-même et cela développe des trésors d'ingéniosité.

Lorsque j'avais enfin trouvé du travail, pour ne pas payer mes repas trop cher, j'ai contacté mes anciennes camarades de classes devenues étudiantes et je mangeais au restaurant universitaire pour un moindre coût !! Ficelle, ficelle !!

La plus belle leçon reçue de cette chienne de vie est l'Amitié. J'y reviens car elle est importante pour moi et je n'en dirai jamais assez ! J'ai eu la chance de la rencontrer plusieurs fois au cours de ma route. C'est dans l'adversité que l'on sélectionne les vrai(e)s ami(e)s. Lors de confidences que j'ai faites, j'ai reçu en retour des messages d'amitié, de confiance (confidences en retour !), d'admiration que je n'aurais jamais pensé susciter. Pour moi essayer de dire ce qui m'était arrivé n'était qu'un souci d'honnêteté. A un moment j'estimais (peut-être à tort) que je les trompais s'ils ou elles ne me connaissaient que par ce que je paraissais être. Je ne demande pas de témoignage d'admiration ou de respect, encore moins de pitié. Je suis ce que je suis. Point. Avec beaucoup d'imperfections!!... Surtout avec mon vécu, paquet de linge sale parfois lourd à porter mais qui fera toujours partie de moi-même jusqu'à la fin de ma vie.

L'horreur de mon histoire qu'elles m'ont renvoyée me rend une partie de moi-même, je peux construire mon identité et me permet petit à petit de prendre conscience des souffrances que j'ai niées ou mises de côté pour survivre, c'est grâce à mes amies que je peux me réapproprier mon histoire et qu'elle commence à prendre sa pleine valeur ainsi que la prise de conscience de l'immensité de sa douleur. Leur jugement sain sur cette histoire, renvoie l'insupportable du viol et des humiliations vécues, en effaçant la banalisation des faits, en appelant crime les actes de mon beau-père, je commence à prendre vraiment conscience que j'ai été victime. La compassion qu'elles ont pour cette petite fille que j'ai été et pour cette partie de vie perdue me rend petit à petit mon humanité.

J'en ai aussi tiré comme leçon profitable de savoir écouter les autres, parfois un petit mot s'échappe, un regard, un soupir, autant de signes qui peuvent signifier que l'autre à envie de se confier mais hésite encore, que l'on teste son interlocuteur. Si l'on n'est pas attentif à ce genre de signes, si l'on n'est pas prêt au moment adéquat, la personne ne retentera plus de confiance pendant peut-être des années, il est tellement difficile de se préparer psychologiquement à celle-ci que si, pour de multiples raisons, elle échoue on ne recommence pas. Pour parfois presque rien on peut passer à côté de choses tellement importantes. Etre à l'écoute de l'autre dans notre société égoïste est primordial

Paradoxalement, j'ai aussi retenu que le plus beau cadeau que l'on puisse faire à un enfant c'est l'Amour. Celui qui est pur, sain, constructif et enrichissant. J'en ai tellement manqué que je ne voudrais pour rien au monde que mes enfants en manquent. C'est aussi pour cela que la détresse que l'on voit au fond des yeux des enfants du tiers monde ne peut pas me laisser indifférente ni insensible. Cependant je me sens totalement désarmée face à des situations si horribles mais si lointaines. Comment être sûr qu'une aide quelconque arrive à bon port?

Cette mauvaise expérience m'a aussi apporté la force de survie qui permet de relativiser beaucoup dans la vie quotidienne. Pendant que je souffrais, pendant treize années, il a fallu que je me raccroche à ce qui était vraiment important, tellement important que l'on ne peut s'en passer. Les horreurs de tous les jours, j'essayais de les passer au second plan. Je n'ai surtout jamais perdu l'espoir étant une incurable optimiste .

J'espère arriver au bout de ma démarche personnelle. Les encouragements que j'ai reçus m'ont énormément poussée à écrire. C'est une manière de s'exprimer que

j'avais perdue depuis longtemps et que j'ai eu plaisir à retrouver. La parole me fait encore défaut pour décrire ce que j'ai vécu, pouvoir l'écrire a été un soulagement indicible ! Lorsque j'ai fait lire mon manuscrit, mon histoire, j'avais une énorme appréhension de « l'autre ». Quelle image (encore!) avais-je renvoyée de moi-même? Ma souffrance, mon cri pouvaient-ils être entendus et entendables? Étais-je encore seule ?

Non. Toutes celles et tout ceux qui ont lu m'ont rendu une part de moi-même. Elles, ils ont été choqué(e)s par la réalité d'un inceste. Certaines m'ont elles aussi fait confiance, des confidences d'autres souffrances. Parfois leur premier cri, leur première parole. Elles aussi ont senti que l'écoute était possible, que partager leur douleur et leur angoisse n'était pas insurmontable. J'en ai ressenti une joie immense, mon écrit n'aurait servi qu'à ces quelques échanges que cela me suffirait. J'avais peur de les blesser par la description de mon passé, elles en ont pris de la force. Quel bonheur ! Cela m'a réconfortée et je me suis dit que je faisais enfin quelque chose d'utile, et pas seulement pour moi, qu'il fallait absolument que j'aille jusqu'au bout.

J'en ai perturbé d'autres (je m'en excuse) car je ne m'étais pas rendue compte à quel point cette lecture pouvait poser problème car la souffrance leur a été difficile à supporter. Elles m'ont rapporté leur étonnement, leur colère, leur envie de tuer, mais surtout qu'elles ne pourraient plus rester insensibles face à ce tourment. Savoir que l'inceste existe les choquait, savoir comment cela peut être vécu leur est devenu insupportable, révoltant. Leurs réactions et leurs sentiments m'ont fait chaud au cœur. Elles m'ont insufflé une force phénoménale car elles m'ont renvoyé, pour certaines, ce que je n'aurais jamais pensé de moi, le courage, la volonté, la force de vie, leur admiration ! Pour moi! Tout intimement mêlé. Je n'avais pas vu tout cela dans mon écrit, je pensais plutôt être négative, ne pas savoir m'en sortir, piétiner. Que cela réconforte d'avoir de tels retours de sentiments, de telles réactions !

Ce que j'ai pu partager à la suite de cette lecture est immensément riche à tout point de vue. Je n'en attendais pas tant. Je sais maintenant que je n'ai pas à regretter ce chemin parcouru pour le bien qu'il m'a fait. Enfin réaliser ce qui s'est passé, retrouver sa mémoire sans fard ni artifice, ordonner sa propre pensée, la faire partager, oser enfin partager malgré l'hésitation, l'écrire avant de le dire.

Merci, grand merci à mes premiers lecteurs, mes premières lectrices pour leur richesse de cœur. Ils et elles ont été mon premier test, ma première confrontation directe, pas toujours évidente mais nécessaire et bénéfique.

Pourvu, encore une fois, que tout ceci ne serve pas uniquement à moi, j'en serais heureuse, même si je suis utopiste! Il suffirait qu'une seule et seulement une seule personne sorte de l'ombre et se batte pour elle-même après avoir lu cette histoire, cela me comblerait. Une personne bien entendu que je ne connais pas, contrairement à celles évoquées plus haut. Les autres écrits m'ont tant aidés que je voudrais qu'il en soit de même du mien. Les amitiés rencontrées, le partage d'autres souffrances, me confirment dans ma démarche.

A tous ceux qui veulent s'en sortir, quelle que soit leur situation

Bon courage

Merci à toutes celles et à tous ceux qui m'ont donné une étincelle de vie par leur échange, leur chaleur, leur amitié, leur reconnaissance et ils sont nombreux. Grâce à elles, grâce à eux, je ne me sens plus rejetée, j'ai enfin une place parmi les êtres humains.

Grenoble, le 30/9/92

## L'EPILOGUE HEUREUX

Quelques années sont passées.

J'ai vieilli, j'ai grandi, je ne suis pas plus sérieuse pour autant. La vie a fait que, une fois de plus, j'ai défendu « l'autre », alors que je ne savais pas me défendre moi-même.

### **Novembre 1995**

La petite fille de mon frère venait d'avoir quatre ans.

J'allais voir ma mère.

Pour une fois, chose rare, mon beau-père était monté à l'appartement et tenait la petite dans ses bras. J'ai ouvert la porte et je les ai vus sur le canapé.

J'ai voulu hurler.

Non, non, rien ne s'était passé, pas encore, mais j'ai vu dans le regard de cet homme, une lueur que je ne connaissais que trop bien.

Je suis ressortie, sans un mot, sans rien dire et je suis partie.

Comment réagir, que faire ?

Ma décision fut vite prise, il fallait que je parle à ma mère pour que la petite ne voie plus son grand-père, j'allais donc tout lui dire, enfin, pour protéger Justine.

Si jamais elle ne me croyait pas, j'irais voir mon frère.

Je me suis mentalement préparée, j'y ai mis du temps... j'ai saisi l'opportunité d'accompagner ma mère en voyage et je me suis jetée à l'eau.

Bien sûr, j'ai choisi le moment, calme, détendu, confiant, pendant lequel j'ai pu discuter avec elle.

J'ai commencé par aborder le sujet de mon père. J'ai pu apprendre plein de choses, en savoir un peu plus sur lui et leur histoire et aussi par là même sur la vie de ma mère. De sujet en sujet, j'ai orienté la conversation sur ce que je voulais dire ; j'ai déclenché le tout après moultes circonvolutions, sur le motif de mon départ de la maison. J'ai lâché le morceau, oh petit le morceau, je lui ai juste dit qu'il m'avait violé ! Par rapport à l'histoire que vous venez de lire, vous vous rendez bien compte que c'est peu. Mais pour une mère qui prend cela en pleine figure, c'est énorme.

Elle n'avait jamais imaginé ce qui s'était réellement passé.

Elle pensait qu'il avait essayé de flirter d'un peu trop près. Elle s'était expliqué mon départ de cette manière, mais jamais elle n'a pensé qu'il était allé si loin et pendant autant de temps.

Les rôles sont inversés dans cette histoire,. C'est encore moi qui l'ai rassurée et lui ai expliqué comment elle avait fonctionné pour se protéger et ne rien voir. , j'ai essayé de la déculpabiliser

Puis le temps a passé et elle a même lu ce livre que vous avez dans les mains. Alors elle s'est sentie profondément coupable de n'avoir rien vu et a essayé de réparer comme elle pouvait les dégâts du passé.

Erreur, il est écrit et ne se refera plus.

On peut changer et modifier son comportement, on ne peut changer son histoire.

### **Août 1996**

Le premier de mes frères vit avec une jeune femme que je connais moi depuis plusieurs mois.

Elle travaille sur une pièce de théâtre sur le droit des enfants et nous avons échangé autour du droit à dire non, pour qu'on abuse pas de leur corps. Elle avait lu cet ouvrage avant de rencontrer mon frère.

Celui-ci, mal dans sa peau, amoureux fou mais maladroit entame une profonde discussion avec moi. Nous avons discuté toute la nuit et il a fini par me poser la seule question qu'il ne fallait pas :

« Pourquoi es-tu partie de la maison ? »

Deux choix s'offraient à moi : la vérité ou le mensonge.

J'ai choisi la vérité bien que ce soit l'histoire de son père et de sa sœur. Je l'ai rendu très malheureux sur le moment mais il ne m'a jamais enlevé son affection au contraire.

Mettre au courant le premier de mes frères était mettre le doigt dans un engrenage, je ne pouvais maintenant plus reculer, mes deux autres frères seraient eux aussi dans la confidence avant peu de temps. Comme pour ma mère, j'ai pris mon temps, mais dans les six mois qui ont suivis, mes trois frères étaient à pied d'égalité devant mon paquet de linge sale que je leur avais livré à domicile.

Et bien contrairement à tout ce que j'avais prévu, mes craintes de les perdre si je leur parlais n'ont pas été fondées. J'ai trois frères autour de moi plus affectueux que jamais, j'ai maintenant aussi trois belles sœurs qui ont la même opinion qu'eux. Il ne me reste plus qu'à vivre en espérant que mon beau-père souffre au moins autant qu'il m'a fait souffrir. Exclu de son cercle familial, il n'a plus aucune valeur aux yeux de ses propres enfants qui le méprisent.

Et j'en suis heureuse

**Grenoble, 06/06/99**

## AIMER

*Certains grands devraient toujours savoir*

*quand ils font mal à des enfants,  
qu'ils n'ont pas encore tous les droits,  
non, vraiment pas.*

*Eux, ils détruisent merveilleuse enfance,  
douceur de vivre et innocence  
pour en faire un cauchemar immense.  
Silence...*

*Non ! Cet acte immonde n'est pas l'amour,  
Quand un grand viole un p'tit enfant,  
Si petit, fragile et sans défense,  
volant son âme.*

*Mais quel est ce mal qui vous ronge,  
qui ne permet à l'enfant d'être  
et d'exister comme il doit être,  
Heureux.*

*Vous, savez-vous le mal qui est fait,  
Irrémédiable et sans merci,  
Qui fait de nous des gens à part,  
Complètement seuls.*

*Oui, il est si dur d'exister  
Et de briser à tout jamais  
La prison, l'horrible passé.  
Et l'autre !*

*Dur de vivre avec ce qu'on m'a fait,  
De laisser cauchemar et souffrance,  
Tout, tout oublier pour voir l'avenir,  
Oui, l'avenir reste encore à écrire.*

*Oui, heureusement il y a l'amour,  
Le pur, le seul, le vrai Amour  
Et la force de la vie qui pousse  
A être, enfin !*

*Oui, le malheur nous laisse branlantes,  
Mais c'est alors qu'il faut construire,  
Savoir donner et savoir dire :*

## AIMER

Isabelle

## SOMMAIRE

REMERCIEMENTS	P5
NON	P 7
QUI SUIS-JE	P 11
LE RAPPEL DE L'INSUPPORTABLE	P 15
MON HISTOIRE	P 17
LA SPIRALE INFERNALE	P 23
L'ENFERMEMENT DE LA SPIRALE	P 31
L'ENFER	P 37
LE RESTE OU LE FOND DE L'ENFER	P 39
TROP C'EST TROP !	P 47
LE DÉPART	P 55
LA RECONSTRUCTION ET LE BONHEUR CHÈREMENT ACQUIS	P 59
LA VIE SIMPLE, LES ENFANTS	P 69
L'ÉPILOGUE HEUREUX	P 77
AIMER	P 79